

De l'Éducation des classes ouvrières : le rapport entre instruction et technologie dans la pensée de Proudhon, ou Le différend Marx-Proudhon revisité¹

Edward Castleton
Université de Franche-Comté / MSHE

Résumé : Cet article examine les idées de Pierre-Joseph Proudhon sur l'éducation en revenant sur ses différences avec Karl Marx. Si sa lecture de *Misère de la Philosophie* a eu un impact sur Proudhon, elle fut surtout dans la mesure où cette lecture a renforcé la conviction de Proudhon que la tension entre la division du travail moderne et l'introduction des machines et des nouvelles technologies dans la production industrielle pourrait être résolue par l'éducation offerte aux classes ouvrières. Sa réaction à la polémique de Marx clarifie les différences séparant ces deux penseurs.

Abstract: This article examines Proudhon's ideas about education by revisiting his differences with Marx. If it had any impact at all on Proudhon's thought, his reading of Marx's *Misère de la Philosophie* caused him to deepen his belief that the tension between the modern division of labor and the introduction of machinery and new technologies in industrial production could be resolved through improved forms of education for workers. This reaction clarifies many of the differences separating Proudhon from Marx.

Mots-clés : Proudhon, Pierre-Joseph ; Marx, Karl ; *Misère de la Philosophie* ; Ure, Andrew ; division du travail ; machines ; éducation ; apprentissage.

Les idées éducatives de Proudhon sont restées relativement constantes toute sa vie, chose frappante vue les palinodies pragmatiques fréquentes chez leur auteur, révisions provoquées en partie par les changements successifs du contexte politique. Un peu comme le positionnement de Proudhon sur l'héritage, la propriété artistique et littéraire, les grèves, ou le féminisme naissant, son opinion à l'égard de l'instruction se manifeste avant la Révolution de février 1848 et change peu, suite à l'écroulement de la Deuxième République. Pour l'interprète, il est même difficile d'imaginer comment dire quelque chose de nouveau sur un sujet déjà maintes fois traité par les exégètes². Essayons au

1 Je tiens à remercier vivement Chantal Gaillard pour une première lecture de ce texte.

2 Citons le travail de quelques exégèses seulement (l'énumération est loin d'être exhaustive) : Aimé Berthod, « La Philosophie du travail et l'école », in Céléstin Bouglé et les « Amis de Proudhon » (dir.), *Proudhon et notre temps*, (Paris : Chiron, 1920), pp. 53-97 ; Édouard Dolléans, « Proudhon et l'éducation nationale », *L'Homme réel*, 33, septembre 1936, p. 30-43 ; Georges Guy-

moins de voir en quoi les manuscrits inédits de Proudhon confirment ce que la lecture de ses écrits publiés pourrait déjà nous faire connaître.

Quelle « *pédie* » pour quels opprimés ?

Dans une lettre du 24 octobre 1861 à l'adresse de Proudhon, son ami, Charles Beslay, aujourd'hui connu essentiellement pour son futur rôle dans la Commune de Paris, parle d'une « société d'amis de la Démocratie » qui vient de se former sous le titre de « Bibliothèque des amis de l'Instruction ». Beslay demande si Proudhon peut lui envoyer une « lettre d'envoi », qu'il pourrait ensuite déposer avec un exemplaire de sa *Théorie de l'impôt*. Proudhon se méfie dans sa réponse du lendemain le 25, et son ton, caractéristique sous sa plume, est aussi grandiloquent que sentencieux :

Je veux bien envoyer quelque chose à la *Bibliothèque des Amis de l'Instruction* ; mais je désire auparavant avoir quelques détails sur cette compagnie. Le bonapartisme se fourre partout, et je ne tiens pas à sentir ses coudes. Puis, je suis bien décidé à ne plus rien faire qui ressemble à une recherche de la popularité. A part un certain nombre d'hommes sérieux et dignes, je suis fatigué des impertinences de la multitude, ignorante, présomptueuse et ingrate. Je veux qu'on sache, une bonne fois, que je défends une *cause* et des *principes*, et je me soucie fort peu des partis et des hommes. Ce que j'ai été toute ma vie, l'homme de l'idée, je tiens à le paraître exclusivement ; le moment me semble venu où l'on doit juger de mes intentions par mes doctrines, non de mes doctrines par mes intentions, où par conséquent je dois me croire dispensé de toute démonstration courtoisanesque à l'adresse de

Grand, *Pour connaître la pensée de Proudhon*, Paris, Bordas, 1947, passim ; Maurice Dommanget, « La théorie de la pédagogie polytechnique chez Proudhon », *La Revue Internationale*, 3, 14, mars-avril 1947, p. 247-60 ; la présentation de Jean Bancal et les extraits de Proudhon qui l'accompagnent dans Bancal, « La pédagogie travailliste de Proudhon », *Technique, Art, Science, Revue des enseignements techniques et professionnels*, 233-234, (9-10), 1969, p.16-22 ; Jacques Langlois, « L'éducation chez Proudhon », *Échanges Formation*, 10, mars 1975, pp. 34-37. ; le numéro spécial des *Cahiers de la Société P.-J. Proudhon* issu du colloque du 4-5 novembre 1994, *L'Éducation: Proudhon, proudhonnisme (XIXe - XXe siècle)*, 1995, notamment les contributions de Bernard Voyenne, « Les textes de Proudhon sur l'éducation », p. 11-18 ; Pierre Ansart, « Proudhon, philosophe de l'éducation », p.19-34 ; et Georges Navet, « Les Lumières et l'atelier », p. 35-48 ; l'entrée de Nathalie Brémand, « Éducation (Démopédie) », in Chantal Gaillard et Georges Navet (dir.), *Dictionnaire Proudhon*, (Bruxelles : Aden, 2011), p. 209-19 ; et la contribution récente d'Édouard Jourdain, dans Gilles Candar, Guy Dreux et Christian Laval (dir.), *Socialismes et Éducation au XIXe siècle*, (Paris, Bord de l'Eau, 2018). Pour une tentative de situer la pensée de Proudhon dans le contexte des autres socialismes de son époque, voir l'article de Nathalie Brémand dans ce numéro, et plus généralement l'étude de Maurice Dommanget, *Les grands socialistes et l'éducation*, (Paris, Armand Colin, 1970); le livre collectif déjà cité de Candar, Dreux et Laval ; et pour la période allant de 1848 à 1871 en particulier, Georges Duveau, *La Pensée ouvrière sur l'éducation pendant la Seconde République et le Second Empire*, (Paris, Domat, 1948).

3 Bibliothèque d'Étude et de Conservation, Besançon, MS. 2944, f. 328 recto-verso. Sur la vie de Beslay et ses rapports avec Proudhon, voir surtout le texte de Chantal Gaillard consacré à ce sujet, paru dans Nicolas Devigne (dir.), *Proudhon par l'image*, (Besançon, Sekoya, 2015), p. 230-239.

notre magnanime souverain le peuple. Je me moque de la faveur populaire ; je n'ai pas besoin de cette excitation pour faire mon devoir, pas plus que je n'ai besoin de satisfaction, d'ambition ni de fortune.

Si jamais, ce que je suis loin de souhaiter, je redeviens représentant du peuple ou autre chose, j'entends, non pas, ne plus remercier mes concitoyens de la confiance dont ils m'auront honoré, mais être moi-même remercié. Je veux, tant que je le pourrai, servir le peuple et mon pays ; fais-je donc, depuis plus de vingt ans, autre chose ? Mais je ne permettrai pas que mes services très dévoués soient pris à l'avenir pour une tactique d'ambition. Après tout, je ne demande ni éloge, ni récompense. Je vis de mon travail et ne désire rien de plus. Si j'ai raison, je veux avoir raison ; c'est toute la gloire que je rêve.⁴

Ces dernières réflexions sembleraient faire en partie écho aux vœux missionnaires que Proudhon a émis en mai 1837 aux membres de l'Académie de Besançon, lors sa candidature à la pension Suard : sa promesse de « travailler sans relâche », en tant que quelqu'un « né et élevé au sein de la classe ouvrière », à « l'amélioration morale et intellectuelle de ceux que je me plais à nommer mes frères et mes compagnons » et d'être « leur représentant auprès de vous », c'est-à-dire les académiciens bourgeois⁵. Sauf que, plus de vingt-cinq ans plus tard, servir la classe ouvrière excluait encore plus explicitement toute forme de séduction. Puis, faisant référence à un passage controversé de son ouvrage récemment paru, *La Guerre et la Paix*, portant sur l'esclavage aux États-Unis au moment de la Guerre de Sécession, Proudhon rajoute dans sa lettre à Beslay :

Donc cher ami, en m'accusant réception de la présente, dites-moi au juste ce qu'il en est, et ne m'exposez pas à quelque esclandre. Je ne suis pas, quoi qu'on ait dit, partisan de l'esclavage ; devrais-je avoir besoin de vous le rappeler. Je plains les esclaves, mais je ne les aime pas, et, en général, il en est peu qui me paraissent dignes d'estime. J'en dis autant du prolétariat ; c'est un mal que je veux détruire, ce n'est pas un Dieu à qui j'offre mon encens.⁶

Beslay répond fin octobre-début novembre 1861 (la lettre n'est pas datée), tenant à rassurer Proudhon. Il évoque comme source de l'instauration de cette bibliothèque dans le quartier des arts et métiers un « brave ouvrier lithographe [sic] un nommé Girard » que Proudhon a peut-être connu à Sainte-Pélagie⁷. Girard, Beslay assure, sera bien entouré bourgeoisement par trois professeurs et quelques membres de l'Institut et des « chefs de Pension » (par contre, le bibliothécaire serait un ouvrier opticien qui a reçu le prix d'honneur d'une association philotechnique). Le correspondant de Proudhon tient à

4 Proudhon P.-J., *Correspondance*, t. 11, (Paris, Lacroix, 1875), p. 246-47.

5 Proudhon P.-J., *Correspondance*, t. 1, (Paris, Lacroix, 1875), p. 32 et p. 33.

6 *Ibid.*, t. 11, p. 247. Le sujet des rapports entre l'esclavage et l'éducation dans la pensée de Proudhon mérite que l'on s'attarde pour faire un traitement de fond. Ayant amassé une vaste documentation sur ce sujet, je soumettrai un article portant sur ce thème dans un prochain numéro. Bien évidemment, il traitera également l'attitude de Proudhon à l'égard du fédéralisme américain et de la Guerre de Sécession.

7 MS. 2944, f. 329 verso. Il s'agissait bien de l'ouvrier typographe, Jean-Baptiste Girard.

souligner qu'il comprend la méfiance de Proudhon et ses soucis d'un traquenard quelconque, mais il le tranquillise en affirmant que la création de cette bibliothèque est en plus dans l'air du temps car le gouvernement impérial souhaite aujourd'hui lutter contre le jésuitisme par la prolifération des institutions de ce type. Proudhon, pour qui les bibliothèques furent toujours très importantes, ne fait plus référence à cette nouvelle organisation dans sa correspondance publiée avec Beslay. Mais, à la suite de cet échange, on sait seulement que la bibliothèque a reçu un exemplaire de sa *Théorie de l'impôt*⁸.

Pourtant, l'anecdote mérite cette mention, et non seulement car la direction de la Bibliothèque des Amis a contribué à l'organisation du colloque dont sont issus les articles thématiques de ce numéro de la *Revue d'études proudhoniennes*. L'attitude ambiguë de Proudhon à l'égard de l'éducation des classes populaires est relativement bien connue, et l'on cite souvent, pour l'expliquer, son néologisme, « *démopédie* », utilisé pour la première fois dans sa correspondance dans le courant janvier-février 1852. On retrouve le mot dans une lettre du 24 janvier 1852 à Charles-Edmond Chojecki, où Proudhon tonne : « Vous avez voulu gouverner par la *vile multitude*, mes bons républicains, apprenez donc une fois ce dont est capable la vile multitude et souvenez-vous, si jamais vous revenez, que démocratie doit se prendre décidément au sens de *démopédie*, éducation du peuple. »⁹ Dans une autre lettre, du 23 février 1852, adressée à Alfred Noël Madier-Montjau, Proudhon affirme que « c'est le suffrage universel et direct qui a tué la République », et que « la démocratie, cher ami, c'est la réaction » (ailleurs, il dirait aussi que c'est « l'envie »)¹⁰. Ensuite Proudhon rajoute : « Pour moi, prêt à tout, indifférent à tout, excepté au crime, je servirai ma cause sous tous les pouvoirs sans broncher d'une semelle. Si je puis raccrocher la

8 Il existe pourtant un historique, avec compte-rendu financier, statuts, et liste des donateurs, de la Bibliothèque des Amis de l'Instruction pour l'année 1861-62 conservé dans la bibliothèque personnelle de Proudhon. Sur Proudhon et ses bibliothèques, voir le chapitre d'Anne-Sophie Chambost et moi, « Lire pour Écrire. Quelques observations sur les bibliothèques de Pierre-Joseph Proudhon », Nathalie Brémand (dir.), *Bibliothèques en Utopie. Les Socialistes et la lecture au XIXe siècle*, Villeurbanne, Presses de l'ENSSIB, 2020, p. 61-76. Sur l'accueil des ouvrages de Proudhon dans les bibliothèques populaires sous le Second Empire, notamment chez les bibliothèques des amis de l'instruction, voir Olivier Chaïbi, « Des lecteurs de Proudhon sous le Second Empire : la mémoire ouvrière des bibliothèques des amis de l'instruction », paru dans le numéro spécial des *Archives Proudhoiennes de 2014*, Proudhon et les identités ouvrières, p. 71-80.

9 *Correspondance*, t. 4 (Paris, Lacroix, 1875), p. 196. L'expression « vile multitude » est devenu courante en français suite aux interventions de Thiers en faveur de la loi du 31 mai 1850, qui a restreint le suffrage universel masculin. Selon Proudhon, c'est en grande partie à cause de l'impopularité de cette mesure, notamment dans les classes ouvrières parisiennes, que Louis-Napoléon Bonaparte a pu réussir son coup d'État du 2 décembre 1851. Grâce à l'énorme esprit d'antiparlementarisme que le passage de cette loi a réveillé, il a pu ainsi bénéficier des majorités énormes lors des plébiscites de 20-21 décembre 1851 et du 22 novembre 1852 qui ont entériné la mort de la Deuxième République. Sur cette expression, voir Paul Muller, « M. Thiers. – La vile multitude. – La Loi du 31 mai. », *La Révolution de 1848 et les révolutions du XIXe siècle*, 13, 74, décembre 1917/janvier-février 1918, p. 132-37. Sur l'impact du passage de la loi du 31 mai sur Proudhon en particulier, voir Anne-Sophie Chambost, « « Proudhon et l'opposition socialiste à la loi du 31 mai 1850 : face à la trahison des représentants », *Revue française d'histoire des idées politiques*, 31, 1, 2010, p. 81-107

10 *Correspondance*, t. 4, p. 215 et p. 216.

République et écarter les prétendants, je ne m'y épargnerai pas ; mais je ne réponds de rien. *Démocratie* pour moi signifie *Démopédie*. »¹¹ Enfin, Proudhon reprendra son néologisme quelques mois plus tard dans le chapitre, « Préjugé universel contre la Révolution, au 24 février. Désistement des Républicains », de sa *La Révolution sociale démontrée par le coup d'état du 2 décembre*, paru en juillet 1852. Expliquant l'échec des républicains sincères du gouvernement provisoire, il justifie pourquoi il a gardé ses distances à leur égard, poussant « de toutes mes forces à la désorganisation politique, non par impatience révolutionnaire, non par amour d'une vaine célébrité, non par ambition, envie ou haine, mais par la prévoyance d'une réaction inévitable ». La raison pour laquelle Proudhon se méfiait des initiatives des républicains, c'est qu'il se méfiait du suffrage universel direct et de « l'hypothèse gouvernementale », car « la démocratie ne pouvait opérer rien de bon ». Et le fondement de cette vérité pour Proudhon se trouve dans l'inintelligence populaire :

Quant aux masses, si pauvre que fût leur intelligence, si faible que je connusse leur vertu, je les craignais moins en pleine anarchie qu'au scrutin. Chez le peuple, comme chez les enfants, les crimes et délits tiennent plus à la mobilité des impressions qu'à la perversité de l'âme ; et je trouvais plus aisé, à une élite républicaine, d'achever l'éducation du peuple dans un chaos politique, que de lui faire exercer sa souveraineté, avec quelque chance de succès, par voie électorale.

De nouveaux faits ont rendu inutile cette tactique désespérée, pour laquelle j'ai bravé longtemps l'animadversion publique ; et je me rallie sans réserve aux hommes honnêtes de tous les partis, qui, comprenant que *démocratie* c'est *démopédie*, éducation du peuple ; acceptant cette éducation comme leur tâche et plaçant au-dessus de tout la LIBERTÉ, désirent sincèrement, avec la gloire de leur pays, le bien-être des travailleurs, l'indépendance des nations, le progrès de l'esprit humain.¹²

A vrai dire la question de « *édie* » en général préoccupait très sérieusement Proudhon à ce moment. Dans un passage de ses carnets du 15 janvier 1852 (donc antérieurement au premier emploi du néologisme « *démopédie* » dans sa correspondance), Proudhon utilise un autre néologisme analogue, « *anthropopédie* ». Réfléchissant sur un « théorème », selon lui axiomatique des vérités économiques, « *Toute amélioration dans le bien-être physique des masses est adéquate à une amélioration équivalente dans leur moral, SED NON VICE VERSA* », car il n'y a pas de bien moral antérieur au bien physique. Il s'agit de l'ordre de l'évolution de l'humanité : « le gouvernement de l'humanité est une véritable *Anthropopédie*, et la *démocratie*, comme *l'autocratie*, est absurde »¹³. Le rejet politique de toutes les « *cra-*

11 *Ibid.*, t. 4, p. 217.

12 On cite d'après l'excellente réédition critique d'Hervé Trinquier, parue aux éditions Tops/H. Trinquier (Antony), en 2013, p. 83.

13 Bibliothèque Nationale de France, Nouvelles Acquisitions Françaises (NAF) 14273, *Cahier 9*, p. 296. Je m'excuse auprès de mes lecteurs pour les nombreux retards qui ont reculé la publication des carnets inédits où se trouve cette citation. Comme on verra ci-dessous, c'est une période où de nombreux manuscrits de Proudhon sont consacrés à l'idée que toute la science économique pourrait être réduite à une série de théorèmes et d'axiomes aphoristiques. Voir mon article

« *ciés* » chez Proudhon est bien connu – c'est même l'une des raisons principales pour laquelle Proudhon s'est proclamé « *an-archiste* » dès 1840. Mais l'inscription de sa vision antiautoritaire dans une philosophie de l'histoire fut beaucoup plus prononcée dans les dernières années de la Deuxième République, et surtout suite au coup d'État du 2 décembre 1851. C'était même aux alentours de ce moment précis où Proudhon cherchait à écrire une histoire universelle de l'humanité en partie pour relativiser les événements récents en France tout en leur accordant une certaine cohérence quasi-providentielle¹⁴.

Retours sur la condition ouvrière, ou Misère de la philosophie de Marx.

Au premier abord, donc, on aurait l'impression que la « *pédie-philie* » de Proudhon à cette époque portait sur des sujets beaucoup plus vastes dans leur portée que le problème pratique de l'instruction populaire. Pourtant, si ces deux variantes de « *pédie* » semblent s'appliquer surtout aux vicissitudes de l'histoire humaine (et surtout de la société française et de ses tumultes politiques), elle s'applique aussi, comme laisse entendre la référence à la « vile multitude » dans la lettre à Madier-Montjau ou le passage cité de *La Révolution sociale*, au problème plus sociologiquement spécifique de la condition ouvrière. Bornons-nous aux fragments manuscrits destinés à esquisser un ouvrage à faire, intitulé provisoirement, « De l'Association industrielle et financière », fragments écrits vraisemblablement dans le sillage du coup d'État du 2 décembre. On retrouve dans les feuillets manuscrits de ce projet conservé à l'état d'ébauche une énumération des « théorèmes », dont le vingt-cinquième vaut que l'on s'y attarde. Proudhon affirme dans son « théorème » épigrammatique : « L'organisation du Travail est une anthropédie mutuelle »¹⁵. Ensuite, Proudhon se prononce lapidairement contre la séparation officielle des sciences, arts et lettres de l'industrie, de même que contre l'établissement des corps enseignants officiels, comme des sacerdoces, universités ou prud'hommes, et contre la « série » de Charles Fourier. Dans le contexte de son manuscrit, il s'agit de l'esquisse d'un plan pour un ouvrage dans lequel Proudhon comptait avancer sa théorie de la « force collective » et son rapport avec la « division du travail », les deux mises en rapport avec l'« association financière » à définir.

Quelques lignes auparavant, dans son « théorème 21 », il avance l'aphorisme-théorème suivant : « Par la force collective, le travail gagne en puissance ce qu'il perd en conscience ». A son théorème, Proudhon affirme, en rajoutant « ou mieux », « grouper

sur ce sujet, « L'impossible comptabilité divine, ou l'inachèvement de l'œuvre économique de Pierre-Joseph Proudhon », *Économies et sociétés*, 52, 4-5, 2014, p. 523-59.

14 Pour l'histoire de ce projet d'histoire universelle et de ses origines, voir mon article, « Pierre-Joseph Proudhon et l'histoire mondiale des peuples : diversité des langues et perfectibilité humaine », *Romantisme*, 185, 2019, p. 85-95, notamment p. 86-89. Pour une esquisse de la problématique générale de comment inscrire le « peuple » français comme sujet dans le cours de l'histoire générale, voir mon article, « Aux origines de l'ontologie sociale proudhoniennne : l'apport des manuscrits inédits ». in Jean-Christophe Angaut, Daniel Colson et Mimmo Pucciarelli (dir.), *Philosophie de l'anarchie : théories libertaires, pratiques quotidiennes et ontologie*, (Lyon, Atelier de Création libertaire), 2012, p. 103-130

15 Bibliothèque d'Étude et de Conservation, Besançon, MS. 2865, f. 21 verso, répété *Ibid.*, f. 22 recto.

c'est multiplier»¹⁶. Ce théorème est suivi par la note suivante : « Automatisation des machines. – Absence d'initiative chez l'ouvrier. (Cf. Dr. Ure, cité par Marx, p. 136 et suit.) » Il s'agit bien évidemment d'une référence à *Misère de la Philosophie* (1847) de Karl Marx, et des citations abondantes que son auteur a fait de l'œuvre d'un certain chimiste écossais, Andrew Ure, auteur d'un livre sur l'industrie du textile (coton, laine, draps, soie, etc.), traduit même en français en 1836, *Philosophie des manufactures* (1835 pour l'édition originelle anglaise). On abordera l'importance des rapports Ure-Marx ci-dessous. Pour le moment, bornons-nous de nouveau à ce que Proudhon souhaite souligner dans ses notes pour son projet d'ouvrage : le problème de l'innovation technologique dans la division du travail moderne. Ce problème se manifeste lors de l'utilisation des machines pour rationaliser et augmenter la production dans les actions collectives complexes et produit des effets néfastes pour les ouvriers. Selon Proudhon, la circonscription de l'action de l'ouvrier dans la production moderne se traduit souvent par la circonscription de l'intelligence du même ouvrier, la division du travail réussissant, de fait, « à faire de l'homme infiniment petit ». La séparation des différentes opérations industrielles par l'emploi complexe de différentes tâches productives atténue ainsi considérablement les marges d'initiative du travailleur, sacrifiant en même temps son indépendance : les travailleurs agissent indépendamment les uns des autres sans se réunir et sont atomisés dans leur fonction. Une « servitude mutuelle » se produit, provoquant des formes de dépendance, voir même d'obéissance, de subalternisation et de crétinisation, qui coïncide avec le développement du « salariat ». Les ouvriers sont groupés les uns avec les autres, mais ils ne sont plus libres, ni autonomes dans leurs démarches.

Il s'agit de problèmes d'autant plus graves que, paradoxalement, la séparation des industries a incontestablement permis le développement des connaissances et l'éclosion des produits (car, selon Proudhon, un peu comme « grouper », « diviser, c'est multiplier »). Mais cette séparation est également responsable de l'instauration de distinctions délétères entre les hommes, chose reconnue non seulement par Marx dans sa *Misère* (et Proudhon cite de nouveau dans son plan manuscrit décousu les pages 121, 123 et 130 de l'édition originale belge), mais aussi par les Saint-Simoniens, lorsqu'ils ont fait leurs distinctions entre savants, artistes et industriels. Ainsi la machine qui est « le monument, l'organe de la force collective » est aussi responsable de l'abaissement et l'asservissement de ceux qui sont responsables de cette même « force »¹⁷. A la lumière de cette triste réalité, Proudhon imagine qu'il faut reformuler l'intuition qu'Adam Smith a développée à travers son fameux exemple de la fabrique des épingles dans *De la Richesse des nations* (ou Jean-Baptiste Say en évoquant la fabrique des cartes à jouer dans son *Traité d'économie politique*) – que par la division du travail, l'industrie gagne en spécialité ce qu'elle perd en étendue – gardant en tête l'ensemble des « avantages » et « inconvénients » de ce que cette maxime importe, chose remarquée par ailleurs par d'autres publicistes que Marx, et Proudhon nomme Pierre Lemontey, Alexis de Tocqueville et d'« autres » à cet égard¹⁸. En célébrant

16 MS. 2865, f. 21 verso.

17 MS. 2865, f. 9 recto.

18 Ces références bibliographiques sont fort obscures pour tout lecteur sans une connaissance approfondie des manuscrits de Proudhon. Proudhon n'a jamais lu Lemontey mais a pu découvrir sa critique de la division du travail dans la manufacture des épingles décrit par Smith lorsqu'il a lu

les avantages utilitaires de la division du travail, les économistes libéraux dans le sillage de Smith et Say ont oublié d'insister sur la solidarité de fait de cette multiplication coordonnée des tâches toutes orientées vers le même but, car la division se manifeste en sens inverse de la « force collective », ce que Proudhon définit comme le « principe de l'unité sociale »¹⁹. L'objet de sa critique est l'ultra-spécialisation des tâches et de la division des opérations dans la production industrielle qui vient au détriment d'une vision sur l'ensemble de la composition ou synthèse à produire. Pour cette raison, Proudhon cherche à souligner la double nature des formes de production où la décomposition de la production de certains produits en opérations spécifiques se chevauche avec la recombinaison de ces mêmes opérations pour effectuer une action unique. C'est un problème particulier à l'organisation des manufactures, que Proudhon a déjà évoqué dans le quatrième chapitre de sa *De la Création de l'Ordre dans l'Humanité* (1843) et dont il fut conduit à méditer par une critique des séances « courtes et variées » du travail prônées par les disciples de Fourier²⁰. Mais c'est également un problème exacerbé par le problème des effets de l'innovation technologique sur la productivité, car la nature humaine étant éternellement perfectible, il n'y aura jamais de « retraite ultérieure » pour l'inventeur, l'innovation dans les idées comme dans les technologies étant incessante. Parce qu'il n'y aurait jamais de « répit » pour l'humanité, que l'on soit innovateur industriel ou ouvrier atomisé, Proudhon conclut qu'il faut « chercher le bien-être dans le travail même »²¹.

La question demeure : comment faire en sorte que l'utilisation des nouvelles formes de technologie dans la production ne rabaisse pas l'humanité de ceux qui y participent dans la division du travail ? Ou pour le formuler différemment (mais dans un langage proudhonien), comment faire en sorte que la « force » de la division du travail et la « force collective », les deux inverses l'une de l'autre mais également adéquates l'une à

l'ouvrage de Victor Considerant, *Destinée sociale* (1838). Il le mentionne dans son chapitre consacré à l'économie politique dans *De la Création de l'Ordre* (1843). Mon article, « Pierre-Joseph Proudhon, critique des idées fouriéristes : quelques observations préliminaires sur l'apport de ses manuscrits inédits », *Archives Proudmoniennes*, 2008, p. 7-51, traite comment sa lecture de Fourier, de Considerant et d'autres membres de « l'école sociétaire » en 1841-43 l'a conduit à approfondir ses réflexions sur la division du travail. La référence à Tocqueville est encore plus obscure, car elle ne se traduit point à ma connaissance dans ses écrits publiés. Il s'agit probablement d'une allusion aux passages sur le paupérisme et l'esclavage de *De la Démocratie en Amérique* qu'il a transcrit dans ses cahiers de lecture.

19 MS. 2865, f. 21 recto. C'est la conclusion que Proudhon en tire d'une façon très explicite après un résumé des exemples de Smith et Say dans un manuscrit intitulé « Principes d'économie politique », reproduit par mes soins dans la revue *Cités*, 43, 2010, p. 141-81.

20 Voir mon article, « Pierre-Joseph Proudhon, critique des idées fouriéristes », *op. cit.*. Proudhon était très critique du désir des Fouriéristes de transformer le soi-disant supplice du travail « parcellaire » moderne, caractérisé par sa monotonie ennuyeuse, en lieu de plaisir, fragmenté par des séances « courtes et variées » gouvernées par les trois passions des « cabalistes », « composites » et « papillonnes », diversifiant et alternant des tâches simples. Proudhon a trouvé que l'idéal du « travail attrayant » de Fourier et de son école sociétaire néglige l'importance de la spécialisation professionnelle et de son importance morale et intellectuelle pour l'épanouissement de la personnalité humaine, et ceci malgré tous les problèmes posés par la séparation des industries.

21 MS. 2865, f. 21 verso.

l'autre, ne soient qu'une seule et même « force » ? C'est une période pendant laquelle Proudhon comptait développer et mettre en avant sa théorie de la « force collective » qu'il avait esquissée rapidement dans son célèbre exemple de l'érection en 1836 de l'obélisque de Louxor à Paris dans son *Qu'est-ce que la propriété ?* (1840). De nouveau, Proudhon a voulu montrer comment la persistance de l'écart accablant entre les produits net et brut, issus de la division du travail complexe, nécessite l'incorporation dans les salaires individuels de la plus-value générée par la « force collective » du travail collectif. Mais en plus, cette fois-ci, dans le contexte de la débandade de la Deuxième République et ses suites, cette observation servait aussi à insister sur une analogie entre cette « force collective » et la souveraineté populaire, telle que cette dernière devrait être conçue de nouveau²². Ou pour le dire différemment, les compagnies, entreprises ou sociétés au sein desquelles opère la division du travail pourraient ainsi paraître dans ce remaniement conceptuel de sa théorie de la « force collective » comme des microcosmes du macrocosme de la « société », conçue comme une communauté circonscrite plus large, existante à l'échelle d'une nation politiquement différente d'autres nations. Mais comme toujours chez Proudhon, une réflexion sur un aspect d'un phénomène, en l'occurrence la « force collective », le conduit à réfléchir sur son contraire antinomique, la division du travail, pour enfin essayer d'imaginer leur équilibration éventuelle. Si la « force collective » nécessite la division du travail, la solution proposée par Proudhon au problème de la subordination des fonctions qui l'accompagne et de l'aliénation du savoir-faire de l'ouvrier exerçant son métier, réside dans une meilleure formation professionnelle :

Rien donc de plus aisé en fait, que de parer à la fois aux inconvénients de la loi divisionnelle et collective, en faisant parcourir l'ouvrier la série entière des opérations de l'industrie générale à laquelle il est attaché, depuis l'enfance jusqu'à la vieillesse ; je dis de plus que c'est son droit.

En effet, si ce travailleur reste perpétuellement attaché à la même opération élémentaire, au lieu de devenir ouvrier, de s'élever à la connaissance intégrale de son art, il demeure toute sa vie apprenti ; c'est un homme par la taille, la voix, les passions ; un enfant par l'esprit. Au lieu de s'élever avec son espèce, il tombe au-dessous de la destinée humaine ; il n'est plus en équilibre ni avec lui-même, ni avec la société ; – malgré la nature et la providence, il forme caste inférieure, ignoble, il est paria !... ²³

Si la fonction parcellaire de la division des tâches dans la production sert à restreindre chez les ouvriers des manufactures leurs capacités de compréhension de la fonction supérieure de leurs efforts collectifs, Proudhon conclut qu'il faut rendre le travail « synthétique et complet » en apprenant à l'ouvrier comment exécuter « successivement toutes les opérations ou parties du travail auquel il est attaché » pour qu'il puisse avoir

22 Ces thèmes sont surtout présents dans MS. 2866, ff. 128-29 recto-verso et MS. 2867, ff. 96-116 recto-verso. Sur ce moment de la pensée de Proudhon (et en attendant mes différentes introductions à l'ensemble des manuscrits mentionnés dans cet article), voir mon article, « Association, Mutualism, and Corporate Form in the Published and Unpublished Writings of Pierre-Joseph Proudhon », *History of Economic Ideas*, 25, 1, 2017, p. 143-72, dont particulièrement p. 158-61.

23 MS. 2865, f. 27 recto-27 verso.

une connaissance intégrale de son métier. Ce qui veut dire qu'il faut trouver des mécanismes pédagogiques pour que l'apprenti devienne un « travailleur intégral », en insistant sur la nécessité de développer la pensée du producteur au-delà des différentes tâches parcellaires exécutées par l'apprenti. Bref, selon Proudhon, il faut chercher « la méthode universelle, suprême, de l'ENSEIGNEMENT »²⁴. En termes plus métaphysiques, il s'agit de transmettre aux ouvriers la capacité conceptuelle et intellectuelle de passer de l'analyse (représentée par la division ou décomposition des parties) à la synthèse (la reconstitution des parties). Sur le plan pratique, une telle formation professionnelle éviterait les formes de subalternisation intrinsèques à la division du travail que Proudhon reconnaissait comme problématiques depuis longtemps, bien avant sa lecture de *Misère de la Philosophie*. On pourrait très bien ensuite faire rapporter des subordinations ou hiérarchies nécessaires dans la production sur l'ancienneté et le grade de chaque ouvrier, tout en insistant sur la mobilité des tâches et fonctions de chaque ouvrier au sein de sa spécialisation, les travailleurs étant les « organes divers d'une fonction unique »²⁵.

Je ne prétends pas être le premier à souligner comment la question des machines et de l'innovation technologique dans l'œuvre de Proudhon fut toujours liée à sa conception de l'éducation²⁶. Reste à savoir en quoi cette question élucide comment Proudhon lui-même a lu Marx, et non pas le contraire, ce qui fut déjà fait de nombreuses fois.²⁷ Certes, la référence que Marx fait à Ure dans *Misère* vaut qu'on s'y attarde, non seulement parce qu'il est important pour comprendre le rôle du pamphlet contre Proudhon dans l'évolution de la pensée de son auteur, mais aussi parce qu'elle indique bien l'essentiel de ce que Proudhon a retiré de sa lecture de *Misère* (ce qui n'a rien à voir avec une quelconque judéophobie, réflexe antisémite chez lui qui, selon certains, l'aurait empêché d'avoir une appréciation plus favorable de la pensée de Marx)²⁸. Dans sa réfutation de Proudhon, Marx consacre quelques pages à Ure dans le cadre de ses réflexions sur l'abrutissement des ouvriers par l'automatisation, conséquence majeure de l'utilisation des machines dans la production industrielle.²⁹ Le docteur technophile Ure prônait l'union du

24 MS. 2865, f. 27 recto.

25 MS. 2864, f. 159 recto.

26 Voir ici l'excellente étude d'Yves Guchet, « Liberté, progrès et machinisme dans la pensée de Proudhon », *Revue du droit public et de la science politique en France et à l'étranger*, 5, septembre-octobre 1964, p. 951-74, extrait de son remarquable ouvrage, *Technique et liberté*, (Paris : Nouvelles éditions latines, 1967), p. 129-152.

27 La meilleure étude sur les rapports Marx-Proudhon et le rôle de Proudhon dans les origines de la rédaction de *Misère de la philosophie* est incontestablement Pierre Hauptmann, *Proudhon, Marx et la pensée allemande*, (Grenoble, Presses Universitaires de Grenoble, 1981), ou la partie de sa thèse dont cet ouvrage est extrait, Hauptmann, Pierre-Joseph Proudhon. *Sa vie et sa pensée*, (Paris, Beauchesne, 1982), p. 407-778. En ce qui concerne la référence à Proudhon dans l'œuvre de Marx, la meilleure étude reste Thierry Menuelle, Marx, lecteur de Proudhon, *Les Cahiers de la Société P.-J. Proudhon*, 1993.

28 Depuis les recherches de Pierre Hauptmann et à cause d'un seul passage des carnets de Proudhon qu'il a publiés, tout traitement des rapports Marx-Proudhon s'attarde inéluctablement sur l'antisémitisme de Proudhon.

29 Sur l'impact que la lecture des auteurs comme Ure et Charles Babbage ont eu sur la rédaction de *Misère de la Philosophie*, voir Keith Tribe, *The Economy of the Word: Language, History, and Econo-*

capital et de la science dans l'atelier automatisé par les machines, condition moderne de toute innovation dans la production qu'Adam Smith, resté à l'état de la fabrique des épingles dans *De la Richesse des Nations*, n'a pas pu anticiper dans la deuxième moitié du dix-huitième siècle. Selon Ure, la concentration du capital dans les manufactures allait de pair avec la simplification des tâches des ouvriers au sein des ateliers modernes bien que cette simplification se traduisait par un certain démembrement de l'être humain. En partie à cause de sa lecture d'Ure, Marx a découvert le rapport entre les relations sociales et les forces productives aux alentours du même moment où il décide d'écrire son pamphlet contre Proudhon, *Misère*. Ainsi, c'est sans doute sous l'influence de cette lecture, comme de celle d'autres portant sur l'implantation des manufactures en Angleterre, que Marx a pu affirmer dans une phrase célèbre de *Misère* : « Le moulin à bras vous donnera la société avec le suzerain ; le moulin à vapeur, la société avec le capitalisme industriel »³⁰. L'emploi de cet énoncé signale un moment de transition textuelle dans *Misère* où Marx, emporté par sa découverte en tant que lecteur de la théorisation de l'industrialisation faite par Ure et de la nécessaire prolétarianisation des ouvriers, abandonne sa discussion sur la valeur et le prix, suivant à cet égard la trame narrative du *Système des contradictions économiques* de Proudhon. Il représente incontestablement une étape importante dans l'évolution de la pensée de Marx car désormais, dans ses écrits, il insistera sur la concentration des instruments de production dans les mains des capitalistes modernisateurs qui accompagne chaque invention et qui pousse la division du travail vers l'atomisation et l'aliénation des ouvriers. Pourtant, en même temps que pour Marx cette concentration des instruments productifs accompagnant l'innovation technologique et l'extension de la division du travail sont inséparables, les machines posent les conditions de la société future qui émergera de la lutte des classes entre prolétaires et capitalistes, le remède étant dans le mal même de l'automatisme. Il s'agit d'un point de vue qui, selon Marx, séparerait radicalement l'auteur de *Misère de la Philosophie* de celui de *Système des Contradictions économique, ou Philosophie de la Misère* (1846), car ce dernier donne l'impression que les machines (ou, plus précisément, l'introduction d'une automatisation croissante dans la production industrielle) sont la négation d'une division du travail, qui est naturelle et pérenne.

mics, (Oxford: Oxford University Press, 2015), p. 171-254, ou le même chapitre paru en français sous une forme abrégée, dans François Jarrige (dir.), *Dompter Prométhée. Technologies et socialismes à l'âge romantique* (1820-1870), (Besançon, Cahiers de la MSHE, 2016), p. 229-50. Sur la pensée d'Ure dans le contexte anglais, voir aussi les pages intempestives consacrées à Ure par E.P. Thompson dans le chapitre 11 de sa célèbre *La Formation de la classe ouvrière anglaise* (Paris, Seuil, 2017 [1963]), ou, sous un ton plus universitaire, le traitement de Steve Edwards, « Factory and Fantasy in Andrew Ure », *Journal of Design History*, 14, 1, 2001, p. 17-33. Pierre Hauptmann a déjà traité les rapports Ure-Marx-Proudhon dans les manuscrits évoqués dans cet article dans sa thèse, *Pierre-Joseph Proudhon. Sa vie et sa pensée*, p. 770-76.

³⁰ Citation que l'on trouve dans la « deuxième observation » du chapitre 2 de *Misère*, consacré à la « métaphysique de l'économie politique ». Elle précède et anticipe son utilisation du livre d'Ure à l'égard du traitement de la division du travail et des machines fait par Proudhon. Nos références suivantes au *Système des contradictions économiques*, ou *Philosophie de la Misère* et à *Misère de la Philosophie* seront extraites de l'édition en trois tomes du Groupe Fresnes Antony de la Fédération Anarchiste (Paris, Les Imprimeurs libres, 1983).

D'après ce que révèle ses annotations marginales dans son exemplaire de *Misère* aujourd'hui conservé à la bibliothèque municipale de Besançon, Proudhon était d'abord frappé en tant que lecteur par la « mauvaise foi » de sa critique. Comme il protestait dans les marges de sa copie, Marx ne faisait, à ses yeux, que le plagier et retourner ses propres arguments contre lui, par exemple, en prétendant que Proudhon insistait dans son *Système* sur le fait que les principaux concepts et catégories de l'économie politique étaient la « cause génératrice des faits » économiques, et non pas des simples représentations intellectuelles³¹. Le paragraphe dans lequel se trouve la célèbre affirmation juxtaposant le moulin à bras avec le moulin à vapeur provoque son irritation, lui faisant écrire dans ses gloses : « Mensonge : c'est précisément ce que je dis. La société produit les lois et les matériaux de son expérience. »³² Quant à la question des machines dont le traitement est nouveau chez Marx et qui marque un si important moment dans son développement intellectuel, Proudhon avait déjà identifié dans plusieurs de ses ouvrages antérieurs à quel point l'innovation technologique dans la production, issue de la spécialisation des métiers nécessaire pour la complexification des marchés, exacerbe l'inégalité des biens et des richesses. Chez ses contemporains, cette inégalité a tendance à se justifier, le droit de propriété aidant, par la hiérarchisation des distinctions des capacités, l'inégalité sociale se basant sur l'inégalité naturelle. C'est un argument que l'on trouve déjà dans *Système*, et que l'on trouve auparavant dans le quatrième chapitre de *De la Création de l'ordre* et même avant, ici et là, dans les trois mémoires sur la propriété. Ce que Proudhon trouvait important dans la division du travail est la spécialisation qualitative de l'intelligence dans la production, et non pas sa capacité purement quantitative à produire. Il prenait donc le concept de « division du travail » dans un sens beaucoup plus large que la fabrique des épingles que l'on trouve chez Smith. Inscrite dans cette « grande division naturelle des métiers » comme Proudhon la décrit dans ses gloses de *Misère*³³, cette spécialisation s'évalue surtout par ses effets moraux sur le producteur-ouvrier et par son exercice en tant que travail (et non pas par sa puissance ou sa capacité matérielle réputée)³⁴. Car, le problème, tel que Proudhon le pose dans une série de questions dans son *Système*, est le suivant :

31 Pour « mauvaise foi », voir Proudhon/Marx, *Philosophie/Misère*, t. 3, p. 278 ; pour les accusations de plagiat, *Ibid.*, t. 3, p. 253, 254, 260, 267, 268, 269, 271 ; et pour « cause génératrice », *Ibid.*, t. 3, p. 260. Proudhon poursuit dans son annotation : « Le véritable sens de l'ouvrage de Marx, c'est qu'il a le regret que partout j'aie pensé comme lui, et que je l'aie dit avant lui. Il ne tient qu'au lecteur de croire que c'est Marx qui, après m'avoir lu, a regret de penser comme moi ! Quel homme ! ». A noter que ces annotations sont également reproduites dans deux ouvrages d'Hauptmann, (qui les a transcrites et qui les reproduit pour la première fois), Proudhon, *Marx et la pensée allemande*, p. 229-38, et Pierre-Joseph Proudhon. *Sa vie et sa pensée*, p. 1055-63.

32 *Ibid.*, t. 3, p. 253.

33 *Ibid.* t. 3, p. 283.

34 Sur la question de la dimension morale que Proudhon accorde au travail, voir les articles de Michel Herland, « Proudhon, une morale du travail », et Éric Lecerf, « Proudhon, science ou métaphysique du travail », dans le numéro spécial des *Cahiers de la Société P.-J. Proudhon*, Proudhon, une philosophie du travail, 2008, respectivement p. 25-49 et p. 115-43 ; et les articles de Georges Navet, « La figure du travailleur dans De la Justice », et Éric Lecerf, « L'ouvrier proudhonnier, sujet de dignité », dans le numéro spécial des *Archives Proudmoniennes*, 2014, intitulé *Proudhon et les identités ouvrières*, p. 23-35 et p. 37-53.

Comment faire que l'ouvrier parcellaire, s'il est homme d'intelligence, ne s'abrutisse pas ; et si déjà il est abruti, revienne à la vie intellectuelle ? Comment, en second lieu, faire naître parmi les travailleurs cette solidarité d'intérêt sans laquelle le progrès industriel compte ses pas par ses catastrophes, alors que ces mêmes travailleurs sont profondément divisés par le travail, le salaire, l'intelligence et la liberté, c'est-à-dire par l'égoïsme ? Comment enfin concilier ce que le progrès accompli a eu pour effet de rendre inconciliable ?³⁵

La solution que Proudhon propose est « l'enseignement », ou « l'éducation du peuple », et « le meilleur système d'éducation, même en ce qui concerne la philosophie et la morale, serait celui de l'éducation professionnelle ». Mais de nouveau, Proudhon est conduit à poser une série de questions :

[O]r comment encore une fois concilier cette éducation avec la division parcellaire et le service des machines ? Comment l'homme qui, par l'effet de son travail, est devenu esclave, c'est-à-dire un meuble, une chose, deviendra-t-il par le même travail, ou en continuant le même exercice, une personne ? comment ne voit-on pas que ces idées répugnent, et que si, par impossible, le prolétaire pouvait arriver à un certain degré d'intelligence, il s'en servirait d'abord pour révolutionner la société et changer tous les rapports civils et industriels ?³⁶

Ayant identifié un problème, Proudhon ne donne pas de solution très spécifique dans son *Système*. Il faut admettre que le lecteur est laissé un peu sur sa faim. On découvre ensuite dans les pages restantes du chapitre consacré aux machines que « [l]e travail est l'éducation de notre liberté » et Proudhon conclut son chapitre en annonçant : « Le gage de notre liberté est dans le progrès de notre supplice »³⁷. Il s'agit des boutades épigrammatiques faisant écho à l'affirmation, faite vers le début du même chapitre sur les machines, que « [l]'éducation de l'intelligence et de la liberté, en un mot le bien-être de l'homme, toutes expressions parfaitement synonymes, voilà le but commun de l'économie politique et de la philosophie »³⁸.

La solution proposée par Proudhon dans son *Système* demeure énigmatique, même si, par ailleurs, il a déjà laissé entendre plus ou moins la même panacée dans les quelques paragraphes consacrés au sujet de la formation et de l'apprentissage dans *De la Création de l'Ordre*³⁹. Néanmoins, il est clair que pour lui, et ses gloses sur *Misère* en attestent abondamment, il ne s'agissait jamais de savoir si la division du travail a précédé ou non l'utilisation des machines, mais en quoi l'utilisation de certaines machines pourrait être néfaste, aggravant des problèmes déjà liés à la spécialisation nécessaire pour le bon fonc-

35 Proudhon/Marx, *Philosophie/Misère*, *Op. cit.* t. 1, p. 167.

36 *Ibid.*

37 *Ibid.*, t. 1, p. 168 et p. 172.

38 *Ibid.*, t. 1, p. 142.

39 Voir les §§ 430-33 de Proudhon, *De la Création de l'Ordre dans l'Humanité*, (Besançon, Bintot, 1843), p. 406-10.

tionnement de la division du travail. C'est un problème qu'Ure a déjà identifié lorsqu'il a juxtaposé la manufacture moderne à la fabrique des épingles smithienne. Ou comme Proudhon remarque dans ses annotations : « la Division du Travail morcelle, mutile, éparpille l'homme ; – les machines l'asservissent : c'est exactement la même chose que le Dr Ure »⁴⁰. La critique que Marx fait de la solution que Proudhon propose, bien que vaguement – une meilleure formation et instruction à donner aux travailleurs – ne fut pas convaincante pour lui. Ébloui par la possibilité quasi-eschatologique pour la technologie d'émanciper l'homme de « l'idiotisme du métier » pour réaliser le « développement intégral de l'individu », Marx n'a pas saisi le paradoxe de la condition ouvrière moderne, refusant de reconnaître l'antinomie profonde au cœur de la division du travail :

Il faut que l'ouvrier, résumant toujours l'habileté ancienne et moderne, sache travailler à la fois, et par ses doigts, et par les machines. Car, il est absurde qu'il ne puisse se passer de la machine, lui qui s'est fait remplacer par la machine. Le synthétisme, parvenu au plus haut degré, exige de l'ouvrier tout à la fois, et une plus grande capacité, et un développement moindre de capacité.⁴¹

Proudhon arrêtera sa lecture de *Misère* quelques pages plus loin, lorsque Marx insiste sur une distinction – fausse pour Proudhon – entre l'émulation industrielle et l'émulation commerciale, après avoir affirmé – aussi faussement pour Proudhon – que l'objet de l'émulation industrielle est le produit et non le profit (alors que pour Proudhon, on ne pouvait pas faire une distinction entre profits et produits, les produits devant toujours s'échanger contre d'autres produits et l'équilibre entre production et consommation étant nécessaire pour la survie de tous et de chacun). Mais il retiendrait surtout de sa lecture de *Misère* l'aspect arbitraire de la critique faite par son auteur de ses chapitres sur la division du travail et des machines dans *Système*. C'est l'aspect sur lequel Proudhon reviendra dans ses notes manuscrites des années 1850 lorsqu'il note dans les feuillets déjà évoqués ci-dessus, en pensant à la critique de Marx, notamment aux pages 134 et 135 de la première édition belge de sa *Misère* : « Chercher laquelle a précédé l'autre, de la *Division* du travail, ou des *Machines*, c'est faire comme ces idéologues qui disputaient pour savoir si les devoirs précèdent les droits, ou les droits les devoirs. »⁴² C'est une réflexion assez complémentaire à l'affirmation également citée ci-dessus que le bien-être moral et le bien-être matériel se développent ensemble selon une « *anthropopédie* » du genre humain, la manière de concevoir le monde et la manière d'y vivre étant simultanées. Dans le contexte de cet article, cette dernière pourrait servir aussi de réfutation de l'accusation de l'idéalisme antimatérialiste imputée par Marx et qui a tant exaspéré Proudhon lors de sa lecture de *Misère* en 1847.

Continuités capacitaires, de la malle de l'ouvrier à son catéchisme polytechnique.

On retrouve des idées analogues à l'égard des rapports entre division du travail, machinisme et éducation, suite à sa première lecture de *Misère*, dans un manuscrit que

40 Proudhon/Marx, *Philosophie/Misère*, *Op. cit.*, t. 3, p. 289.

41 *Ibid.*, t. 3, p. 290.

42 Bibliothèque d'Étude et de Conservation, Besançon, MS. 2865, f. 21 recto.

Proudhon préparait avant la Révolution de février 1848, intitulé *La Propriété vaincue, Théorie de l'Association universelle*, manuscrit que Proudhon espérait reprendre et remanier à partir de son transfert, pendant son emprisonnement, à la forteresse de Doullens au printemps 1850 jusqu'à sa décision d'abandonner ses autres ouvrages en cours en 1855 pour écrire l'ouvrage qui deviendra *De la Justice dans la Révolution et dans l'Église* (1858)⁴³. Lors d'une discussion dans ce manuscrit sur l'effet des machines dans l'organisation manufacturière qui ôte la liberté à l'ouvrier et l'asservit en abaissant son intelligence, Proudhon évoque Ure et Marx, puis raie toute référence à son critique allemand laissant seul celui d'Ure, dans un passage qui confirme le sens des annotations qu'il a écrites dans son exemplaire personnel de *Misère*. Proudhon commence, comme dans son *Système*, en abordant la question de la division du travail :

Si l'on prend la Division du travail, on s'aperçoit, et c'est un fait que tous les Économistes ont reconnu, que plus on pousse loin cette division, plus le travail acquiert de perfection et de fécondité ; mais aussi, plus l'intelligence du travailleur s'abaisse. Dans les derniers degrés de la Division, l'exercice de l'esprit étant nul, la pensée chez l'ouvrier devient bientôt nulle aussi ; l'intelligence s'atrophie, l'homme n'est plus qu'une masse organisée, recevant l'impulsion de ce qui l'entoure et de ses besoins ; et le prix du travail, le salaire, suivant la même décroissance, le travailleur aboutit irrémédiablement à la misère.

Cet *inconvenient* de la Division du travail est inséparable du principe même de la Division ; l'un et l'autre existent intimement liés, de telle sorte que dans cette catégorie les conséquences se déroulent avec une égale rapidité, pour le bien et pour le mal ! En effet, le principe de la division étant une de ces idées, dans lesquelles la *réalité* est en raison inverse de l'*extension* ; en sorte que, si le travailleur reste enfermé dans sa spécialité, cette spécialité devenant toujours plus étroite, il est comme un esclave attaché au pilori, et tournant la meule : il dépense ce qu'il a de plus précieux, sa vie, à produire un infiniment petit d'idée, un rien.

Le problème consiste donc à changer le concept de manière à ce que, pour tout travailleur, l'extrême division réponde à une extrême intelligence, à ce que le savoir et l'habileté gagnent en étendue et variété, en raison même de la divisibilité, ce qui est le contraire de ce que donne le régime actuel.⁴⁴

43 Ce manuscrit, que Proudhon considérait comme son « Manifeste », existe en deux principales variantes que l'on retrouve dans les MS. 2817, 2818, 2848, et 2866. Notre édition de ce manuscrit, retardée par son élargissement considérable pour incorporer d'autres manuscrits inédits rédigés en 1839 et sa rédaction, va paraître prochainement aux éditions de la Maison des Sciences de l'Homme et de l'Environnement, à Besançon. En attendant sa publication, si l'on souhaite savoir plus sur ses origines et le contexte dans lequel il fut rédigé, voir mes deux articles « Association, Mutualism, and Corporate Form », *Op. cit.*, surtout p. 145-58 ; et « The Many Revolutions of Pierre-Joseph Proudhon », paru dans Douglas Moggach et Gareth Stedman Jones (dir.), *The 1848 Revolutions and European Political Thought*, (Cambridge, Cambridge University Press, 2018), p. 39-69.

44 MS. 2817, f. 11 verso.

Puis, quelques lignes plus tard, après avoir souligné la conception contradictoire de la division du travail, Proudhon aborde, comme dans son *Système*, celle non moins contradictoire des machines :

Ainsi le résultat de la *Division du Travail* était d'abaisser progressivement l'intelligence chez l'ouvrier ; – l'effet des machines, de l'organisation manufacturière, est de lui ôter la liberté, l'asservir, en réduisant son rôle à celui de simple surveillant.⁴⁵ Détruire la liberté.

Par la division, le travailleur ne fait plus qu'une parcelle de travail ; avec les machines, il n'exécute pas même cette parcelle ; il n'a plus d'autre rôle que celui de surveillant. Et plus la mécanique se perfectionne, plus l'homme désapprend le Travail. L'effet des machines est l'opposé de celui de la Division, ainsi que l'avait observé avant moi un savant économiste anglais, le Dr Ure. ~~cité par un de mes critiques, qui me reproche de ne [sic] Ici encore, où est le remède ?~~ Et l'on a des ouvriers, dont les uns, ne savent exécuter qu'une minime partie d'une profession ; et les autres ne savent rien exécuter du tout. Voilà, l'homme, tel que le fait le régime actuel.

Or, la science dit qu'à l'égard des machines, le problème est exactement le même que pour la Division du Travail si ce n'est qu'il doit être résolu en sens inverse : De même que le génie du Travailleur doit acquérir en *étendue* à mesure que sa fonction se spécialise ; de même son habileté doit acquérir en *profondeur*, à mesure que ses instruments se perfectionnent. [...] ⁴⁶

Si la solution du double problème de la division et des machines demeure toujours l'éducation, Proudhon fut plus clair dans certaines variantes de ce manuscrit sur les réformes pratiques à acter. Dans une refonte du même ouvrage rédigée la veille de la Révolution de février 1848, Proudhon revient sur le thème de l'affaiblissement de l'intelligence de l'ouvrier qui se spécialise dans sa fonction. Selon lui, le développement de l'intelligence individuelle est en raison inverse de la spécialisation des industries, le prix du produit du travailleur se dégradant avec la valeur du travailleur et de sa profession, grâce à l'efficacité mécanique apportée à la productivité. Il s'agit donc de résoudre le problème posé dans son *Système* : comment faire en sorte que les ouvriers deviennent plus intelligents au fur et à mesure que l'on pousse la division ? Sa réponse est désormais connue d'avance :

45 Les passages rayés dans cet article correspondent aux citations rayées dans les manuscrits de Proudhon.

46 MS. 2817, f. 12 recto. Quelques paragraphes plus loin, Proudhon évoque probablement de nouveau le pamphlet de Marx une deuxième fois lorsqu'il parle « des préventions [...] peu fondées que certains auteurs, plus malveillants qu'habiles, se sont hâtés de réfuter par avance ce qu'ils nommaient mon *Système* d'organisation, système dont ils ne connaissaient que les prémisses, purement négatives, et qui, leur apparaissant avec une allure un peu trop germanique, à ce qu'il leur semblait, leur a été parfaitement inconnu. » MS. 2817, f. 15 verso. Essayant de critiquer le « programme de l'association progressive » de Proudhon qui fut le sujet de son manuscrit avant sa publication même, Marx, bénéficiant sans doute de l'ouï-dire des exilés allemands, évoque son contenu imaginaire avec son mépris caractéristique dans *Misère*. Voir, par exemple, *Proudhon/Marx, Philosophie/Misère, Op. cit.*, t. 3, p. 238.

Le problème de la Division du travail est identiquement le même que celui de l'Éducation : en sorte que, organiser l'Instruction publique dans la Société, c'est changer le rapport économique de la Division du Travail.⁴⁷

Ceci nécessite que l'Instruction, « aujourd'hui privilège de la classe la plus riche », devienne « un bienfait gratuit de la société, auquel tout le monde participe également »⁴⁸. L'impératif de l'auto-organisation de l'éducation par la société sous-entend à son tour que parce que la société a besoin d'ouvriers comme de savants, l'université, de même que l'enseignement primaire, devrait être ouverte à tous, mais que l'enseignement aussi soit pluriel dans son orientation, embrassant l'ensemble des métiers exercés dans la société. C'est une mesure que Proudhon trouve compatible au projet plus global de son manuscrit : d'instaurer l'égalité dans l'échange (avec nivellement et égalisation relative des émoluments moins les effets directs de la concurrence) par la prolifération d'une « association progressive » composée des réseaux d'échange entre producteurs-consommateurs. Le rôle de l'État (en l'occurrence alors monarchique) devrait être, en tant que serviteur de la société, d'encourager autant que possible ce développement. Dans la mesure où une meilleure formation éducative pourrait mieux servir l'émergence de rapports économiques plus sains et plus prospères, car mutuellisés par les rapports d'interdépendance marchande, l'Instruction serait importante et devrait être conçue comme dépassant dans sa durée les simples années formatives de la jeunesse. Comme Proudhon affirme :

[S]i c'est le droit de tout citoyen de donner à ses enfants une éducation complète ; si c'est l'ambition de tous de l'avoir reçue ; il faut admettre, comme conséquence nécessaire du mutuellisme que tout homme, toute femme, jusque vers l'époque du mariage, aura dû parcourir, suivant son talent et son intelligence, un cercle encyclopédique d'exercices, d'initiations, d'études.

Allons plus loin, et suivons jusqu'au bout notre principe. L'âge ni le mariage n'interrompent point le travail d'éducation, bien que le mode et la discipline changent. La vie entière n'est qu'un long apprentissage, une étude soutenue, qui commence par les notions les plus généralisées, c'est-à-dire les plus communes, et se resserre en des connaissances de plus en plus spéciales, gagnant toujours en profondeur ce qu'elle perd en superficie.⁴⁹

Oui, il faut que tout citoyen, dans la mesure de ses forces, et suivant la nature de ses facultés, devienne laboureur, industriel, savant, artiste, philosophe : cela peut paraître extraordinaire, anarchique, subversif de la société et de la religion et de l'ordre : mais c'est l'Égalité dans l'échange, c'est la Justice des valeurs, la Justice objective, qui dit cela !⁵⁰

47 MS. 2817, f. 68 recto.

48 MS. 2817, f. 68 recto.

49 Proudhon rajoute ici en marge : « L'homme arrivé vers la fin de sa carrière, ayant épuisé le cercle de sa fonction, revient de lui-même à la fonction parcellaire. Mais ce n'est plus le travail de l'esclave ; c'est celui du vétéran qui vient honorer des fonctions réputées viles. » MS. 2817, f. 68 verso.

50 MS. 2817, f. 68 verso.

Identifiant, comme on a vu qu'il fera plus tard aussi, les facultés analytiques avec la division du travail (car « analyser », c'est « diviser le travail »), Proudhon insiste néanmoins qu'il ne faut pas que l'homme soit cloué bêtement à sa place dans la séparation « parcellaire » des tâches qui caractérise les sociétés modernes (l'emploi de l'adjectif « parcellaire » montre combien ces réflexions doivent à son engagement critique avec la pensée de Fourier) : il doit plutôt « parcourir successivement tous les éléments, toutes les questions, toutes les parties, d'un métier, d'une science, d'un art »⁵¹. Conséquemment, « l'enseignement mutuelliste, au lieu de consister en leçons orales, en auditions, lectures, tout au plus en inspections des choses d'art et d'industrie, exigera que l'élève prenne part à toutes les opérations manuelles ; que non seulement il étudie, mais qu'il travaille ; et comme le travail doit être sérieux, qu'il produise »⁵². Bref, Proudhon identifie même la forme de l'instruction avec la division du travail tel que la condition de l'éducation soit synonyme du travail. De même, le prix auquel on obtient son éducation devrait être déterminé par les produits de ses élèves (bien évidemment compris, comme la division du travail chez Proudhon, dans un sens très large et abstrait). Les bienfaits pour la nation seraient énormes, et Proudhon fantasme sur les services rendus à la société par une telle refonte de l'instruction :

Chaque année, le travail national, devenu instrument d'Éducation, se recrute de 7 à 800,000 jeunes gens des deux sexes, de 6 à 7 années, au moins, et qui, dans des sphères diverses, parcourront jusqu'à 20 à 25 et 30 ans, une immense série de labeurs, accompliront tous les travaux parcellaires, répugnants et pénibles, créeront des fleuves, des forêts, des guérets, des vignobles, des monuments, et par ce long exercice, entremêlé d'études artistiques, littéraires, philosophiques, deviendront pour la plupart des capacités de premier, ou au moins de second ordre. Puis, une fois entrés dans la vie civile, chefs de famille, d'ateliers ou d'Écoles, cette jeunesse ne fera que continuer jusqu'à la mort le mouvement qu'elle aura reçu : pensez-vous que les sciences, les arts, l'agriculture, l'industrie, la richesse, la morale puissent en souffrir ? Je vous laisse à prévoir les conséquences incalculables de

51 MS. 2817, f. 68 verso.

52 MS. 2817, f. 68 verso. Proudhon est encore plus clair dans ses attentes dans une note marginale qu'il a voulu insérer dans son texte principal et qui illustre bien en quoi doit consister la réforme de l'enseignement :

« – Je voudrais que l'ouvrier métallurgique, par exemple, eût passé par tous les ateliers où se fond le minerai, où se forge le fer en barres, cercles, les fils et têtes ; – que de là il eût passé dans les ateliers de construction, où se trouvent les forgerons, les mécaniciens, les ajusteurs ; qu'il eût vécu avec les serruriers, les armuriers, les couteliers, etc. etc.

– Je voudrais que l'imprimeur eût parcouru toute la série de son art, depuis la fabrication du papier et la fonte des caractères, jusqu'à la reliure.

Que le tisseur d'étoffes eût travaillé tour à tour le chanvre, le lin, le coton, la laine, et la soie ; qu'il eût pratiqué la rubanerie, la passementerie, la bonneterie, le tissage à la main, et à la mécanique, et jusqu'à la dentelle.

Toute profession serait une encyclopédie complète, une forme de la philosophie générale. » MS. 2817, f. 69 recto. A noter qu'en parlant de « l'enseignement mutuelliste », Proudhon n'avait pas forcément en tête « l'école mutuelle », d'autant plus car l'expérience que Proudhon a eue de l'école mutuelle pendant sa jeunesse à Besançon fut plutôt malheureuse.

ce renversement du monde actuel. Tâchez de me dire ce que deviendra une société où tout le monde sera à la fois homme de main et homme de tête ; spéculateur et producteur ; savant et exécutant ! Pour moi, qui ne veux rien exagérer, je me borne pour le moment à constater cet unique résultat : c'est que par l'équilibre des échanges, la division du travail devient l'organe même de l'instruction publique, et qu'elle développe l'intelligence du travailleur, au lieu qu'à présent elle l'éteint.⁵³

L'enseignement étant ainsi réorganisé pour instaurer des rapports plus égalitaires entre les hommes, tout atelier deviendra une sorte d'école ; tout travailleur, un maître d'études ; tout chef d'atelier, un régent. En même temps, pour compléter cette réforme, il faut abolir toutes les écoles spécialisées comme des « superfétations aristocratiques » permettant aux enfants de la bourgeoisie de se passer de l'apprentissage d'un métier pour atteindre tout de suite, grâce à leurs diplômes, les postes de commandement. Ces grandes écoles ne sont que des lieux « où le fils du propriétaire est censé apprendre, hors du contact de l'enfant de l'ouvrier, les secrets d'un métier qu'il n'exercera jamais »⁵⁴.

Selon Proudhon, sa vision d'une refonte totale de la pratique de l'enseignement est « l'objet des vœux du prolétariat »⁵⁵. C'est un objet promis vaguement aussi par les « réformateurs sociaux », mais jamais posé dans les termes concrets par eux. La raison de leur silence vient de leur point de départ qui est une certaine acceptation d'une inégalité capacitaire pérenne parmi les êtres humains : « L'inégalité de nature ayant été le point de départ de la plupart des socialistes, il n'est venu à l'idée de personne que cette inégalité fût combattue par le progrès de la Justice ; ils auraient regardé comme absurde de mettre la Société en opposition avec la Nature. » Puis Proudhon rajoute : « Aussi voit-on que le développement égal de l'Intelligence par l'éducation n'est nulle part impliqué dans les projets de réforme ; loin de là il apparaît toujours comme incompatible avec le programme des utopistes. »⁵⁶ Ainsi, les Saint-Simoniens cherchent à refaire le monde selon

53 MS. 2817, f. 68 verso-f. 69 recto.

54 MS. 2817, f. 69 recto. Ainsi, Proudhon explique : « Toutes ces écoles dites de marine, des mines, des beaux-arts, des arts et métiers, d'architecture, de commerce, de comptabilité, d'application, d'agriculture, les Athénées, les Académies, sont des superfétations aristocratiques, auxquelles doit être substituée la pratique de l'atelier, éclairée par des cours de mathématique, chimie, et physique. » Le problème de l'existence des grandes écoles est qu'il exacerbe les inégalités de classe : « L'établissement des écoles professionnelles accuse chez nous l'habitude d'exploitation du travailleur par le propriétaire. On veut être ingénieur, civil, ingénieur des mines, des ponts et chaussées, de la marine ; on veut être directeur des grandes compagnies de commerce ou de manufacture ; mais on veut se dispenser de l'apprentissage ; on ne paraît à l'atelier que pour prendre possession d'une vice royauté ; on n'a de rapport avec l'ouvrier que par le commandement. » *Ibid.*

55 MS. 2817, f. 69 verso.

56 MS. 2817, f. 70 recto. Sur l'acceptation globale de l'inégalité chez les premiers socialistes (notamment chez les Saint-Simoniens et Fourieristes), voir les contributions de Philippe Régner, « L'égalité dans le discours socialiste originel », et Claude Courvoisier, « L'idée d'égalité dans les pensées socialistes au XIXe siècle », à l'ouvrage de Françoise Gerbod et Françoise Mélonio (dir.), *L'égalité au tournant du siècle : Péguy et ses contemporains*, (Paris, Honoré Champion, 1998), p. 31-42, et

leur slogan, « à chacun suivant sa capacité, à chaque capacité suivant ses œuvres » ; l'ex-saint-simonien, Pierre Leroux, quant à lui, par l'éternel dada de son triptyque, « sensation-sentiment-connaissance » : les deux ne font que diviser des fonctions en catégories en supposant la nécessité d'une « hiérarchie des castes, fondée sur les inégalités naturelles, et augmentée par un système d'éducation conforme ». Quant aux Fourieristes, qui sont eux-mêmes sensibles aux trinités formulaires (« capital-travail-talent »), ils cherchent à rendre le travail « attrayant » par les « séances courtes et variées », opposant la papillonne au travail « parcellaire » caractérisant les dysfonctionnements de la « civilisation » moderne. Mais, infecté par une fausse identification entre l'inégalité des intelligences et l'équivalence des fonctions, le résultat dérisoire de tout ce qu'ils proposent est qu'ils ne font que de « donner l'anarchie pour correctif à la misère »⁵⁷.

Pourtant, Proudhon souhaite rassurer ses lecteurs imaginaires qu'il n'y avait rien d'inquiétant dans ce qu'il propose. Il suggère que la classe moyenne pourrait bénéficier des réformes éducatives qu'il avance, car elle pourrait prendre leur direction et en recueillir les premiers avantages. Ceci est d'autant plus le cas, car « [l']Université n'a plus d'emplois à fournir à ses rares candidats : le Peuple, fussent-ils cent fois plus nombreux, n'en aurait point assez ; et longtemps encore après que les législateurs aura fait passer nos maximes dans le droit public, les professeurs manqueront aux élèves. »⁵⁸ La demande du travail étant identique à la richesse à créer, Proudhon conclut qu'il faut se situer du côté de l'offre des débouchés qui fera venir la demande sur les différents marchés en réformant l'enseignement. A ce moment dans son manuscrit, Proudhon énumère ensuite ce que chaque ouvrier devrait avoir pour faire son *cursus honorum* d'élève-travailleur exemplaire, sa « bibliothèque » personnelle qu'il doit toujours avoir avec lui, dans un passage tellement remarquable que je le cite dans son intégralité, enlevant seulement des rajouts annotés dans les marges des feuillets :

Si nous voulons révolutionner la société, il faut changer les habitudes des hommes, mettre à la place de leurs sentiments vagues, des idées positives, façonner leur âme à la logique et à l'ordre. C'est quand le peuple saura régler la vie, par nombre, poids, et mesure, qu'il apprendra à estimer, peser, évaluer, comparer toutes choses ; et que le vol et la fraude seront impossibles.

p. 43-55. Si l'on veut être perfidement proudhonien à l'égard de cette acception, on pourrait rajouter, ce que Proudhon n'a pas remarqué, que le fait que la majorité des principaux Saint-Simoniens et Fourieristes était des Polytechniciens n'était peut-être pas négligeable dans l'intériorisation de ce préjugé.

57 MS. 2817, f. 70 recto. Il est intéressant à noter que les « Communistes » (dont Cabet, Dézamy, etc.) ne s'en sortaient guère mieux aux yeux de Proudhon, malgré leur apparence plus égalitaire : « Les Communistes, faisant une loi du dévouement, et faisant des individus capables les serviteurs des incapables, puis se donnant pour sanction à cette tyrannie la force publique, ont prouvé une fois de plus que le Socialisme, quand il s'abandonne à ses rêves, quand il ne veut tenir compte que d'un insaisissable idéal, est cent fois plus vide, plus oppressif que la Routine propriétaire. » *Ibid.*

58 MS. 2817, f. 70 recto.

Comme rien ne fixe mieux les idées que les exemples, je crois devoir insérer ici le détail des divers ouvrages et instruments, qui devraient former le cabinet de tout prolétaire, faire partie de son ménage, et être inséparables de sa vie.

1. Explication du système de poids et mesures. – Son origine.
Mètre, chaîne métrique. – Litre, avec ses multiples, multiplier jusqu'au décalitre ; sous-multiples du litre.
Monnaies, or et l'argent : leur rapport en poids, épaisseur et diamètre.
Balance, une grande et une petite. – garnies de poids.
Rapport des poids, mesures, et monnaies de France et des autres pays.
2. Horloge, pendule, calendrier, annuaire.
3. Baromètre, thermomètre, hygromètre, aréomètre, dynamomètre, chronomètre.
4. Optique. Télescope, microscope.
5. Équerre, niveau, règle, compas, graphomètre, sextant, instruments de précision et de géométrie usuelle.
6. Atlas historique. – Résumé du progrès de la civilisation et de la marche de l'espèce humaine sur le globe. – Voyages, découvertes, hommes et faits remarquables. – Races humaines.
7. Atlas de géographie ; cartes, globes, sphères et planisphères.
8. Atlas de chronologie : rapports de succession et de contemporanéité des événements.
8. Atlas des religions : analogie et filiation de toutes les opinions religieuses.
9. Tableau des pesanteurs ou densités spécifiques des corps ; (solides, liquides et gazeux).
10. Chaleurs spécifiques des corps dans leurs divers états de solidité, fusion, ou vaporisation.
11. Tableau des hauteurs des montagnes du globe, et des principaux édifices. – Limites des neiges perpétuelles à toutes latitudes.
12. Débit, pente et rapidité des rivières et fleuves, à l'étiage, à la moyenne, aux grandes crues.
13. Tableau des longueurs et distances, des routes, chemins de fer, canaux et lignes navigables. – Villes de France et de l'Europe.
14. Tableau des surfaces, des kilomètres, de chaque pays : avec la division, en terres arables, bois, vignobles, prés, etc.
15. Règne végétal : composition des systèmes de Linnée [sic] et Jussieu ; idées générales d'embryogénie, organographie, etc. – Synonymie botanique.
16. Règne animal. – Classifications. – Exposé des idées de Cuvier et G. St. Hilaire. Application générale à la domestication et à l'élève du bétail.
17. Règne minéral. – Éléments de Physique. – Cristallographie. – classification des terres et rochers.
18. Éléments de chimie. – Synonymie chimique. – Composés binaires et ternaires. – Tables de propositions.
19. Système des langues. – Familles, rapports de parenté et de filiation. – Philosophie du langage. – Lexiques et grammaires. – Littérature générale. – Choix.
20. Éléments de statistique : tables, calculs de probabilités. – Tableau des produits agricoles et industriels : quantités, valeurs : exportation et importation. – Entrées et sorties par les villes, canaux, chemins de fer. – Table de consumma-

- tion. – Tarif des prix et maximum, minimum, et moyenne. – Analyse du budget.
21. Système général des connaissances humaines, ou tableau encyclopédique : comparaison entre d'Alembert, Hegel, Wronski, Comte, Ampère.
 22. Éléments de logique, résumé des travaux des philosophes.
 22. Éléments des arts et métiers d'après l'ordre et le progrès des découvertes. (Raconter le développement d'une industrie, c'est la meilleure manière de la faire entendre. Collection de manuels : – Chaque travailleur doit posséder le manuel de son industrie.) Décomposition générale des prix de revient, correspond à l'analyse de la fabrication elle-même : tarif général des prix, des marchandises : mercurielle universelle.
 23. Tableau des brevets d'invention et perfectionnement. – Appréciation des avantages obtenus. – Progrès de la richesse publique.
 24. Éléments d'économie politique, et Règles de comptabilités, -- Journal de recettes et dépenses conformément à l'art. 8 du Code de Commerce ; avec une colonne pour les observations sur les faits qui l'intéressent.
 25. Scie, hache, marteau, lime, vilebrequin, pinces, ciseau, tenailles.

Tous ces objets, qui pourraient tenir dans une malle, devraient former la partie la plus essentielle de l'ameublement de tout ouvrier ; ils devraient être inséparables de lui, insaisissables à la justice, regardés comme une propriété aussi sacrée que sa chemise linge et sa chaussure. – Je ne parle point des meubles de ménage, c'est affaire du tapissier, c'est l'apport de la femme : je ne connais rien à ces choses-là. – Voilà quelle doit être la base, le point de départ de toute bibliothèque.

Un homme, quelle que soit sa profession, qu'il soit artiste, avocat, ou manœuvre, qui aurait pris l'habitude de vivre avec toutes les notions, avec l'usage des objets que je viens d'énumérer, acquerrait par ce fait seul une valeur dix fois plus grande ; il en viendrait bientôt à ne plus concevoir qu'il puisse se passer de ces connaissances ; il les regarderait comme aussi nécessaires à sa vie, que les objets de literie dont se compose la dot d'une nouvelle mariée ; il ne pourrait plus vivre sans cela.

Apprenez aux hommes à se rendre compte ; au lieu de ce vague de sentiments et de passions qui les tourmentent, donnez-leur des idées justes, des notions exactes et complètes ; apprenez-leur, sans leçons, sans préceptes, mais par les habitudes de toute leur vie, à peser, compter, mesurer ; et croyez-moi ; vous les verrez bientôt se niveler ; vous me direz ce que deviennent les grandes réputations et les grands hommes.⁵⁹

Quittant ensuite le terrain imaginaire du contenu de la malle idéale de son ouvrier-élève également idéal pour aborder des soucis plus bourgeois, Proudhon s'adresse direc-

59 MS. 2817, ff. 70 verso-71 recto. On retrouve une ébauche de cette énumération dans quelques pages consacrées aux « objets de première nécessité pour l'homme et sa famille », dans Proudhon, *Carnets*, (Dijon, Les Presses du Réel, 2004), p. 374-75. Sur le thème de l'éducation en général pendant cette période, voir aussi dans *Ibid.*, p. 578-79, p. 643-44, et p. 661.

tement à ses lecteurs imaginaires. Il leur assure que de telles réformes apporteront nécessairement la paix sociale en apprenant à chaque participant à la division du travail la conscience de lui-même et de la société et du monde dans lesquels il vit : « qu'il sache ce qu'il est, où il vit, d'où il vient, où il va, et comment lui, le monde et la société marchent ; donnez-lui toutes ces idées que vous n'avez pas le droit de lui soustraire ; et avant même que l'ouvrier étende la main vers l'objet de son industrie, avant qu'il soit entré en fonction, vous aurez reconnu votre égal. »⁶⁰

Lorsque Proudhon aborde la question des machines dans le chapitre suivant de son manuscrit, il annonce que la solution au problème qu'il avait déjà posé dans son *Système des contradictions économiques*, celui de l'introduction des formes d'automatisme dans la production et leur asservissement des travailleurs parcellaires, est le même qu'il avait déjà formulé à l'égard de la division du travail : « le Système d'Enseignement public dont nous avons indiqué les conditions, la formule, et les résultats généraux, consiste en une idée positive et synthétique qui concilie les contraires »⁶¹. Puis il reformule la même panacée qu'il fut conduit à approfondir, suite à sa lecture de *Misère de la philosophie*, pour lui un pamphlet qui, malgré la « mauvaise foi » de son auteur, a soulevé de nouveau la difficulté de l'harmonisation des rapports entre la division du travail et les machines :

Le Travailleur, par l'éducation qu'il reçoit, est un homme à qui la Société impose l'obligation non seulement de connaître, historiquement et analytiquement, toutes les parties de son art ; mais de construire et de décomposer comme un inventeur, tous les instruments qu'il emploie : le travailleur devant sa machine n'est plus un simple gardien, c'est un ingénieur, un artiste, jouisseur de sa propre invention, et heureux d'avoir appris à faire exécuter par des corps bruts, ce que lui, être intelligent et sensible, faisait auparavant de ses mains⁶².

Gardant un ton optimiste dans son « manifeste » (c'est le terme que Proudhon emploie pour décrire son manuscrit) énumérant comment révolutionner la société française, Proudhon conclut que sa façon de concevoir la réforme de l'enseignement pourrait transformer tous les ouvriers en ingénieurs, encyclopédistes, et philosophes à l'égal des célébrités comme Isaac Newton, James Watt et François Arago...

Le thème de l'éducation des classes populaires n'est pas prédominant dans les écrits publiés par Proudhon sous la Deuxième République, bien qu'il reparût dans quelques pages d'*Idée Générale de la Révolution au XIXe siècle*, pourtant dans un chapitre différent de celui qui s'attarde sur la double question de la division du travail et des machines. On les retrouve de nouveau dans un manuscrit de Proudhon enseveli dans les papiers de Jean Bancal, et que l'on a transmis à la Bibliothèque d'Étude et de Conservation à Besançon. Il s'agit d'un texte de quelques feuillets en grand format intitulé « Petit catéchisme politique et économique à l'usage des ouvriers des villes et des campagnes », et il fut vraisemblablement écrit entre 1851 et 1854 (on n'arrive pas pour le moment à

60 MS. 2817, f. 71 recto.

61 MS. 2817, f. 72 recto.

62 MS. 2817, f. 72 recto.

dater plus précisément sa rédaction)⁶³. Dans ce texte, Proudhon insiste sur l'identité ou l'analogie (les mots sont employés d'une façon synonymique) de la nature, de l'industrie et de la société. Par cela, Proudhon affirme que les « lois de la société », identiques à celle de la nature, peuvent se traduire aux yeux du « peuple » (i.e. dans le sens des classes populaires) par leurs opérations, par le mécanisme même des instruments qui servent à les effectuer ou à les reconnaître. L'ordre social peut se ramener aux opérations simples de ces instruments, car il y a un rapport entre l'art de gouverner et l'art de produire. Puis Proudhon énumère différents outils qui correspondent à cette symbolique pratique. La pendule représente la pesanteur, la gravitation, l'attraction, la liberté. Le compas : la proportion, le contrôle, l'égalité. L'équerre : l'angle droit, la taille, l'éducation. La balance : la pesanteur spécifique, la justice. Le niveau : l'alignement, l'horizontalité. L'aplomb : la stabilité et la perpendicularité. La boussole : la direction. Bref, il s'agit, pour tous, des outils que Proudhon comptait auparavant mettre dans sa malle de l'ouvrier avant la Révolution de février. Désormais, sous le Second Empire, ils sont intégrés par son esprit dans la symbolique d'une religion du travail.

Proudhon reprendra cette énumération dans la sixième étude sur le travail de *De la Justice dans la Révolution et dans l'Église*, la mettant en rapport avec la symbolique maçonnique. Il s'agit du célèbre passage énigmatique sur « l'alphabet du travailleur »⁶⁴. Ce n'est pas une coïncidence si Proudhon revient après son énumération sur ses idées sur l'éducation dans ce contexte, évoquant l'« encyclopédie » ou la « polytechnie de l'apprentissage » et son rapport avec l'« organisation de l'atelier »⁶⁵. Dans ce texte, le but de l'instruction industrielle est double, et il fut déjà formulé avant même la Révolution de février 1848 : 1) de faire parcourir à l'élève la série entière des exercices industriels, du plus simple au plus difficile, sans distinction de spécialité ; et 2) de dégager de ces exercices l'idée qui y est contenue. Selon la formule de Proudhon, l'accès ascensionnel à tous les grades, « voilà en quoi consiste l'émancipation du travailleur ».⁶⁶

Plus tard, juste avant sa mort, Proudhon évoque de nouveau la question de l'enseignement populaire dans le chapitre consacré à l'instruction publique dans son *De la Capacité politique des classes ouvrières*. Selon lui, la conception courante de l'enseignement est problématique car, en réalité, l'instruction « dure à peu près toute la vie », le progrès dans l'instruction identique au progrès dans la piété et dans la vertu « de toutes les conditions et de tous les âges »⁶⁷. Critiquant la panacée promise par l'opposition politique de

63 Désormais classé comme MS. Z. 848.

64 Proudhon P.-J., *De la Justice dans la Révolution et dans l'Église*, t. 2, (Paris, Garnier frères, 1858), p. 221, p. 218-226.

65 *Ibid.*, t. 2, p. 226-42. La cinquième étude portant sur le sujet précis de l'éducation se focalise plus sur l'influence du catholicisme dans la déformation de la morale et de l'esprit. Elle n'évoque pas aussi directement le problème de la réforme de l'instruction populaire. Par contre, Proudhon s'attarde longuement dans cette quatrième étude sur la question de l'esclavage, raison de plus pour qu'on publie une étude particulière sur ce sujet prochainement.

66 *Ibid.*, t. 2, p. 240.

67 Proudhon P.-J., *De la Capacité politique des classes ouvrières*, (Paris, Dentu, 1865), p. 354. L'idée que la longue marche de la conscience humaine vers la moralité devrait être remplacée par l'inculcation des valeurs du travail est constante dans l'œuvre de Proudhon. Visiblement, Proud-

l'« enseignement gratuit et obligatoire », Proudhon affirme que l'enseignement ne peut pas être « gratuit », dans la mesure où quelqu'un doit toujours payer pour l'existence des enseignants d'une manière ou une autre (sinon, l'enseignement n'est qu'une pratique caritative)⁶⁸. Pour le moment, ce sont l'État, les communes et la bienfaisance publique qui paient pour l'enseignement pendant sa période « primaire » (pendant les douze années où les enfants ont entre 7 et 18 ans)⁶⁹. Mais Proudhon insiste sur le fait que la responsabilité financière de l'instruction devrait incomber plus directement aux familles et aux élèves eux-mêmes qui sont les bénéficiaires directs des institutions éducatives. Substituer l'État aux familles serait « un rêve de la philanthropie »⁷⁰. Pour rémunérer les enseignants, Proudhon suggérerait que les familles ouvrières doivent fournir aux enseignants des habits, linge et chaussures et que, dans la mesure où l'instruction est liée directement à une formation professionnelle future, les frais de l'instruction doivent être couverts progressivement par le produit des élèves au fur et à mesure qu'ils grandissent⁷¹. Ainsi, Proudhon imaginait que pour les élèves scolarisés, l'instruction professionnelle commence à se combiner avec l'instruction scientifique et littéraire à partir de 9 ans, de telle façon que les « foyers d'enseignement » deviennent identiques aux « foyers de production »⁷². Proudhon évoque même l'expression (qu'il dit avoir emprunté de Fourier) de « l'éducation intégrale », qui, (à la différence de ce que propose l'école sociétaire) cherche à réellement développer « le plus grand nombre d'aptitudes et de créer la plus grande capacité possible »⁷³. Ainsi, l'enseignement dans l'idéal viserait à faire de chaque élève un ouvrier

hon a cru que le rapport entre l'éducation morale et l'éducation professionnelle était d'autant plus important dans la mesure où il insistait sur le dépassement du christianisme. Comme il écrit dans un autre fragment manuscrit, intitulé « Éducation morale », en évoquant le problème de l'instruction sans le bien-fondé de la religion :

« La base de l'éducation morale est l'éducation industrielle.

« Celui qui n'apprend pas à travailler, qui ne travaille pas, ne sera jamais moral : noble ou voleur, riche ou pauvre ; dans la société, ses mœurs sont sans base, sa foi sans garantie. » Bibliothèque d'Étude et de Conservation, Besançon, MS. 2871, f. 193 verso.

68 Dans le chapitre consacré au budget de *De la Capacité*, Proudhon critique les « chicanes » de l'opposition politique, qui réclame 1) une ouverture des crédits de 50 000 francs pour étudier un projet de loi sur l'instruction primaire gratuite et obligatoire ; 2) une ouverture de 200 000 fr. pour les caisses de retraite des instituteurs ; et 3) une ouverture de 6 millions pour les écoles de filles. Vu l'explosion du budget que ces mesures impliquent, l'enseignement, selon Proudhon, ne serait certes jamais « gratuit », d'autant plus que l'impôt est acquitté par chaque famille en raison inverse de son revenu. Voir *De la Capacité*, p. 322-23.

69 Selon Proudhon, les chefs de famille (masculins, bien évidemment pour lui) devraient s'occuper de leurs enfants jusqu'à l'âge de sept ans.

70 *De la Capacité*, p. 360.

71 *Ibid.* p. 362-64. Tel qu'il l'imaginait sur un feuillet manuscrit en rapport avec *De la Capacité*, les familles au niveau communal se réuniraient régulièrement pour garantir la subsistance à l'instituteur pour éviter à tout prix les pratiques du cachet, de l'écolage et du préceptorat domestique. Voir Bibliothèque d'Étude et de Conservation, Besançon, MS. 2882, f. 18.

72 *De la Capacité*, p. 363.

73 *Ibid.*, p. 366. Pourtant, la référence à Fourier indique jusqu'à quel point toute la réflexion de Proudhon sur les rapports entre division du travail, technologie et éducation a eu pour son point de départ sa critique de l'école sociétaire. Voir mon article déjà cité, « Pierre-Joseph Proudhon,

complet dans son domaine par l'exercice de toute la série des travaux en rapport avec sa spécialisation progressive. Encouragé par sa commune, l'enseignant agira avec différentes associations ouvrières locales pour leur fournir (à mesure de la maturation de ses élèves) des contrats d'apprentissage pour passer directement de l'école à l'atelier et de la théorie à la pratique.

Un feuillet manuscrit confirme non seulement les idées de Proudhon sur l'instruction contenue dans *De la Capacité* mais il montre aussi jusqu'à quel point ces mêmes idées ont demeuré assez constantes dans toute son œuvre :

L'Enseignant doit réaliser la pensée de l'*Encyclopédie*, et embrasser tous les métiers, arts, sciences et connaissances.

Pour cela il faut qu'il soit INTIMEMENT UNI À L'APPRENTISSAGE.⁷⁴

Dans d'autres feuillets manuscrits écrits aux alentours de la rédaction de *De la Capacité*, Proudhon insiste sur l'inutilité d'établir des écoles d'arts et manufactures. Il s'agit aussi d'une reprise des idées antérieures. Selon lui, dans la mesure où les écoles professionnelles devraient être conçues comme les ateliers, chaque atelier serait une sorte d'école. De nouveau, un peu comme dans le manuscrit, *La Propriété vaincue*, Proudhon insiste sur une re-conceptualisation du chef d'atelier ou l'entrepreneur en instituteur ; du contremaître en moniteur ; et de l'école en auxiliaire de l'atelier. L'enseignement devrait viser avant tout à stimuler les facultés d'invention et d'initiative dans la production et lutter contre la « routine », la « paresse de l'esprit », la « trivialité des habitudes » et les penchants imitateurs⁷⁵. Bref, l'instruction modèle serait intimement connexe à l'innovation technologique. De plus, il faut une bibliothèque dans chaque canton ou commune au-dessus de 3 000 habitants.

Commentant dans d'autres feuillets le rapport impérial préparé par Eugène Rouher sur l'enseignement suite à l'Exposition universelle tenue à Londres en 1862, Proudhon insiste sur un problème culturel national plus général qui revient régulièrement dans ses carnets et sa correspondance : la tyrannie du bon goût, des objets d'art, et des produits trop chers et peu utiles dans la société française :

Au lieu de pousser la nation aux choses d'utilité, de développer en elle le travail productif, l'industrie réelle, on flatte son penchant idéaliste ; on l'enivre de sa supériorité dans les choses du goût et d'art ; on travaille à faire de nous de plus en plus un peuple de cabotins, de rapins, de danseuses, de modistes, de farceurs, etc.

Il faut des mœurs vraiment républicaines pour nous relever ; des mœurs où chacun sente qu'il n'est pas seulement un artiste, mais un ouvrier ; il faut

critique des idées fouriéristes ». Sur Fourier et son école, voir aussi la contribution de Nathalie Brémand dans ce numéro.

74 Bibliothèque d'Étude et de Conservation, Besançon, MS. 2805, f. 80 recto.

75 MS. 2805, f. 79 recto.

nous convaincre que, dans la vie moyenne, le travail industriel tient les 19/20èmes du temps, et qu'à peine un vingtième peut être laissé à l'état.

Au lieu de faire de nous un peuple laborieux, économe, sobre, ayant le goût des choses pratiques, simples, – et la nature nous a fait pour cela, plus que tous les autres ; – on nous veut artistes. – On nous donne l'amour des colifichets. – ⁷⁶

Encore une fois, on ne peut qu'être frappé par la continuité des réflexions entremêlées de Proudhon sur l'éducation, l'utilité, et l'innovation industrielle, y compris dans cette dernière juxtaposition entre le monde des producteurs industriels et celui des artistes et fabricants des produits de luxe⁷⁷. Si Proudhon fut toujours favorable à la création des bibliothèques au nom de la prolifération en dehors de la bourgeoisie des savoirs aussi pratiques que théoriques⁷⁸, de même il s'est toujours intéressé aux innovations dans la production. De *Qu'est-ce que la propriété ?* paru en 1840 aux *Majorats littéraires* parus en 1862, il a montré dans ses écrits publiés un intérêt pour les brevets d'invention, et beaucoup de livres de sa bibliothèque – surtout ceux abondamment annotés du belge Jean-Baptiste-Ambroise-Marcellin Jobard – en témoigne⁷⁹. De même, il a écrit de nombreux textes sur l'impact du développement des chemins de fer sur la circulation des marchandises, montrant aussi un intérêt très vif pour les effets des innovations technologiques sur les échanges marchands. Enfin, il était curieux des expériences d'innovation même les plus loufoques, car on retrouve dans ses derniers papiers des manuscrits tournant autour des projets d'aérostats du photographe Félix Nadar et les vols de son ballon, *Le Géant*⁸⁰. Proudhon écrivait sur la condition ouvrière, mais il fréquentait le milieu des bourgeois industriels progressistes du patronat comme Beslay, les frères Antoine et Victor Gauthier, Penet, ou le mystérieux Ossian Verdeau dont une bonne partie des lettres de Proudhon à son adresse, comme celles à l'adresse des frères Gauthier, ne fut pas publiée dans l'édition de la Correspondance car jugée trop technique et prosaïque. A souligner aussi que Proudhon gardait des contacts très forts avec un milieu sociologique sous-jacent au patronat, celui des commis-comptables, comme en témoigne son amitié avec ses correspondants franc-comtois, Antoine Gouvernet, Amand Guillemin, et H. Mathey⁸¹. En

76 MS. 2805, f. 82 recto.

77 Voir, par exemple, ses *Carnets*, p. 470-71.

78 Voir dans ses carnets, par exemple, son fantasme en 1846 de voir la création de « 40 000 bibliothèques municipales, 100 000 bibliothèques corporatives, 1 million de bibliothèques particulières pour spécialités et 7 millions de bibliothèques particulières pour industriels ». *Carnets*, p. 244.

79 Sur Jobard, voir la très intéressante étude de Nicolas Devigne, « Pierre-Joseph Proudhon et Marcellin Jobard : la notion de propriété à l'ère de la reproductibilité technique », *Revue d'études proudhoniennes*, 3, 2017, p. 55-68.

80 Proudhon a lu très attentivement *A terre et en l'air : mémoires du Géant* (Paris, Dentu, 1864) avant sa mort.

81 Sur les rapports de Proudhon avec ces deux milieux, et la majorité des personnes mentionnées ici, voir les excellentes études de Chantal Gaillard dans Nicolas Devigne (dir.), *Proudhon par l'image*, p. 193-390. A noter que les amis proches de Proudhon furent souvent d'origine bourgeoise, que Proudhon peinait à trouver des signatures des ouvriers lors de sa campagne abstentionniste en 1863, et que l'absence des ouvriers fut remarquée par la presse parisienne lors de son

dehors de ses activités intellectuelles, Proudhon a aussi exercé plusieurs métiers le conduisant à fréquenter ces milieux d'affaires, dont non seulement celui d'imprimeur-correcteur (ce qu'on a tendance à trop souligner) mais aussi ceux de patron d'imprimerie ; commis-batelier, comptable et chef du contentieux pour les frères Gauthier sous la Monarchie de Juillet ; ou conseiller pour de nombreux hommes d'affaires, y compris les frères Gauthier, dans les années 1850 du Second Empire. Comme ses gloses sur Marx l'indique, Proudhon n'a jamais vraiment reconnu une différence entre « l'émulation industrielle » et « l'émulation commerciale », et il ne s'est jamais fixé sur un unique modèle d'aboutissement industriel, comme Marx a fait (au moins entre *Misère* et la publication du premier tome du *Capital*), initialement sous l'inspiration de l'exemple britannique mis en avant par son ami Engels, lui-même peut-être subissant l'influence des idées catastrophistes de Thomas Carlyle⁸². Venant des classes populaires, Proudhon n'a jamais « romantisé » la classe ouvrière non plus, comme beaucoup de théoriciens issus de la tradition marxiste⁸³. On oublie souvent que l'un des points de départ de *De la Capacité politique* fut que les classes ouvrières n'avait pas la « capacité politique » pour participer au jeu électoral (qui, de toute façon, selon Proudhon, était truqué par les machinations impériales), et on trouve de nombreux feuillets manuscrits de l'époque de la composition de *De la Capacité* témoignant de son exaspération au sujet des mœurs des classes ouvrières⁸⁴. L'hostilité aux grèves et à tout ce qui pourrait séparer les intérêts des ouvriers de ceux des patrons fut un aspect de la pensée de Proudhon qui fut souvent critiqué en

enterrement. Voir sur ce dernier sujet, le démenti du journal (tenu par le futur gendre de Marx, Charles Longuet), *La Rive Gauche*, 19 février 1865.

82 Sur ce dernier sujet, voir Gareth Stedman Jones, « Voir sans entendre. Engels, Manchester et l'observation sociale en 1844 », *Genèses*, 22, mars 1996, p. 4-17.

83 Sur cet aspect de la pensée de Proudhon, voir Chantal Gaillard, « Proudhon, l'introuvable ouvrier », dans *Proudhon et les identités ouvrières*, p. 55-70.

84 Par exemple, dans Bibliothèque d'Étude et de Conservation, Besançon, MS. 2805, f. 16 ou f. 78. Citons ce dernier :

« – Mauvais esprit du peuple. L'ouvrier n'a pas le désir de s'élever au-dessus de sa condition, par l'étude, et les garanties politiques : il demande, comme le valet de la faire une condition com-
mode :

Bien payé ; bien boire et bien manger ;

Pas beaucoup travailler ;

Coucher avec la maîtresse, jeter le maître par la fenêtre.

La réflexion leur est importune ; un coup d'épaule à l'occasion, et voilà !..

C'est pour cela qu'il faut organiser le suffrage universel. »

Pourtant, Proudhon ne fut pas le seul à vitupérer certaines mœurs ouvrières sous le Second Empire. Pour un portrait contemporain très critique des mœurs ouvrières à cette époque, voir Denis Poulot, *Question sociale. Le Sublime, ou le travailleur comme il est en 1870, et ce qu'il peut être*, (Librairie internationale, Paris, 1870) notamment dans l'excellente réédition critique faite par Alain Cottureau (Paris, Maspero, 1980). Même si ses sympathies pour la classe ouvrière urbaine sont peut-être encore plus grandes que celles de Proudhon, voir aussi l'écrit contemporain d'Anthime Corbon, *Le Secret du peuple de Paris* (Paris, Pagnerre, 1863). Pour une interprétation d'historien sur cette question, voir la remarquable synthèse de Georges Duveau, *La Vie ouvrière sous le Second Empire* (Paris, Gallimard, 1946), et sur son rapport avec le thème de l'éducation, Duveau, *La Pensée ouvrière sur l'éducation pendant la Seconde République et le Second Empire*, *op. cit.*

opposition avec celle de Marx⁸⁵. Néanmoins, l'hostilité explicite de Proudhon à la lutte des classes n'a pas empêché son attitude à l'égard de l'éducation d'être très appréciée, notamment par les différents membres ouvriers de l'Association Internationale des Travailleurs⁸⁶. Proudhon a souvent prêché dans ses écrits publiés une alliance entre les éléments les plus industriels et éclairés de la bourgeoisie et le prolétariat, et son idéal social aspirait à l'établissement des frontières très floues entre les patrons et les ouvriers⁸⁷. En continuité avec cette position, ses idées sur l'enseignement et l'instruction populaire visaient non seulement à lutter contre l'aliénation et l'asservissement des ouvriers mais aussi à promouvoir leur mobilité sociale. Incontestablement le thème de l'impératif de l'instruction populaire fut un leitmotiv presque banal chez beaucoup de publicistes européens de toute couleur politique suite aux révolutions de 1848. Pourtant, Proudhon se distingue de la majorité de ces contemporains en transformant dans un programme éducatif anti-élitiste leur double souci de la démocratisation politique et de la modernisation économique croissantes et leurs effets sur les masses ouvrières aliénées.

85 A commencer par Marx lui-même dans sa *Misère*, notamment sa dernière partie, et ses écrits ultérieurs, comme en témoignent ses critiques de *De la Capacité politique des classes ouvrières* exprimées dans son court article anti-proudhonien de janvier 1873, (publié dans sa version originale en italien), « L'indifférence en matière politique », texte reproduit dans Jacques Freymond (dir.), *La Première Internationale*, tome 3, (Genève, Droz, 1971), p. 312-17. A noter que ce dernier écrit est paru dans une période, le début des 1870, où Marx et Engels ont relancé leur croisade anti-proudhonienne aux alentours du déménagement du Conseil Général de l'Association Internationale des Travailleurs de Londres à New York en 1872. Voir l'article aussi remarquable que novateur sur les écrits contre Proudhon de la main d'Engels à cette époque de Frédéric Krier, « Retour sur la controverse entre Friedrich Engels et Arthur Mülberger, « proudhonnier » allemand, sur la question du logement », *Revue d'études proudhoniennes*, 5, 2019, p. 257-77. A signaler que la seule autre référence manuscrite inédite à Marx qu'on a pu trouver dans la collection des manuscrits de Proudhon conservés à Besançon se trouve dans une note écrite aux alentours de la rédaction de *La Propriété vaincue*. Dans un passage de ce feuillet, Proudhon s'acharne contre des publicistes socialistes contemporains qui, à ses yeux, veulent trop insister sur une fausse distinction entre le peuple et la bourgeoisie, comme font les buchéziens néo-catholiques du journal *L'Atelier*, Louis Blanc, François Vidal, et Marx. Voir MS. 2818, f. 46 verso.

86 Comme en témoignent la partie consacrée à l'enseignement dans le mémoire des délégués français de l'AIT au Congrès de Genève (1866), ou le rapport de la section liégeoise sur « l'enseignement intégral » au Congrès de Lausanne (1867). Voir Jacques Freymond (dir.), *La Première Internationale*, tome 1, (Genève, Droz, 1962), p. 89-92 et p. 309-12. Ces deux textes citent abondamment les quelques pages que Proudhon a consacrées à l'enseignement dans *Idée générale de la Révolution au XIXe siècle*. Pour deux tentatives récentes de mesurer l'influence réelle de Proudhon dans l'AIT, voir l'article de Samuel Hayat, « The Construction of Proudhonism within the IWMA », paru dans Fabrice Bensimon, Quentin Deluermoz, et Jeanne Moisand (dir.), « Arise Ye Wretched of the Earth » : The First International in a Global Perspective, (Leiden, Brill, 2018), p. 313-331, et le mien, « The origins of 'collectivism': Pierre-Joseph Proudhon's contested legacy and the debate about property in the International Workingmen's Association and the League of Peace and Freedom », *Global Intellectual History*, 2, 2, 2017, p.169-195.

87 Voir, par exemple, la préface, « A la Bourgeoisie », que Proudhon a écrite pour son *Idée générale de la Révolution au XIXe siècle* (1851). Sur ce texte en particulier, voir Georges Navet, « Proudhon, la bourgeoisie et l'Idée générale de la Révolution au XIXe siècle », *Revue d'études proudhoniennes*, 4, 2018, p. 21-31.

En conclusion, il n'est pas sans importance à cet égard que Proudhon n'ait jamais érigé non plus l'économie de marché en mode de production satanique dont on promettait le dépassement futur par ses propres failles sociales révélées par la lutte des classes. Ceci fut d'autant plus vrai car il ne croyait pas qu'on pouvait imaginer une économie sans des échanges marchands de produits. Bref, l'expression courante que l'on emploie aujourd'hui en français, « économie de marché », aurait été un pléonasme pour lui. Toute sa critique économique fut conduite par son désir de voir la justice et l'égalité traduites dans la loi de l'offre et de la demande. L'une des conséquences de cette orientation critique fut qu'il ne voyait point, tant que le « capitalisme » ne serait pas détrôné, des rapports indissociables entre l'abrutissement et la prolétarianisation des producteurs d'une part, et les inventions technologiques de l'autre, car le « capitalisme » ne fut jamais pour lui un synonyme des échanges marchands modernes, mais plutôt de tout ce qui entravait ces mêmes échanges (monopoles, taux d'intérêt, droit de propriété, etc.). Ainsi, à la lumière de sa manière d'aborder des phénomènes sociaux, on ne peut que constater cette conclusion surprenante : que l'une des vraies différences séparant la pensée de Proudhon de celle de Marx se trouve incontestablement, loin de la scientificité de leurs affirmations respectives plutôt d'ordre général, dans leurs appréciations respectives des rapports entre intelligence industrielle, travail et technologie. C'est une différence qui a conduit Proudhon à développer ses réflexions sur l'instruction, alors que Marx, moins préoccupé pendant toute sa vie que Proudhon par l'amélioration de la vie intérieure des travailleurs, proposait une autre interprétation de la relation entre la division du travail et les innovations productives. C'est aussi une différence significative car, comme Proudhon l'a écrit dans sa lettre à Beslay citée au début de cet article, le « prolétariat » fut pour lui « un mal » qu'il a voulu « détruire », ce n'était point un « Dieu » à qui il offrait son « encens ».